UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1947-1948 — N° 61

Réflexions sur quatre Médecins de Roman :

ESSAI de DÉFINITION

d'un Humanisme médical contemporain

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 27 Février 1948

PAR

Michel LAPARADE

Né à SAINT-JULIEN EN BORN (Landes), le 30 Juillet 1923

Examinateurs de la Thèse

MM. PIÉCHAUD, professeur.... *Président.*
CREYX, professeur.....
PERRENS, agrégé..... *Juges.*
SARIC, agrégé.....

BORDEAUX
IMPRIMERIE RENÉ SAMIE
21, 23, rue Teulère

1948

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1947-1948 — N° 61

Réflexions sur quatre Médecins de Roman :

ESSAI de DÉFINITION

d'un Humanisme médical contemporain

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 27 Février 1948

PAR

Michel LAPARADE

Né à SAINT-JULIEN EN BORN (Landes), le 30 Juillet 1923

Examinateurs de la Thèse :

MM. PIÉCHAUD, professeur.... *Président.*
CREYX, professeur.....
PERRENS, agrégé..... *Juges.*
SARIC, agrégé .....

BORDEAUX
IMPRIMERIE RENÉ SAMIE
21, 23, rue Teulère

1948

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

Doyen ..... M. DUPÉRIÉ.
Assesseur ..... M. CHELLE.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. DENIGÈS, A. MANDOUL, PETGES, GUYOT, ANDÉRODIAS, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES, LEURET, PERY LABAT.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	DUPÉRIÉ.	Zoologie et parasitologie	SIGALAS.
id.	CREYX.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale et gynécologique	PAPIN.	Clinique ophtalmologique	BEAUVIEUX.
Clinique chirurgicale	CHARRIER.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	LOUBAT.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.	Clinique des maladies infectieuses	DAMADE.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	DE GRAILLY.	Chimie biologique et médicale	MACHEBŒUF.
Anatomie	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique	PIFFAULT.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Médecine coloniale et clinique des maladies exotiques	BONNIN.
Hygiène	PIÉCHAUD.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JOULIA.
Médecine légale et déontologie	DERVILLÉE.	Clinique des maladies des voies urinaires	DARGET.
Electroradiologie et clinique d'électricité médicale	REBOUL.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	DELMAS-MARSALET.
Chimie	CHELLE.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Toxicologie et hygiène appliquée	CASTAGNOU.
Pharmacie	VITTE.	Clinique odonto-stomatologique	DUBECQ.
Physiologie	FABRE.		
Clinique médicale des maladies des enfants	FONTAN.		

M. PERRENS (Maladies mentales).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUFOUR.	Obstétrique	N.
Histologie	N.	id.	MAHON.
Physiologie	N.	Ophtalmologie	BESSIÈRES.
Médecine générale	BROUSTET.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	SARIC.	Dermatologie et syphiligraphie	LE COULANT
id.	DUBARRY.	Chimie médicale	TAYEAU.
id	J.-F. TRAISSAC.	Physique médicale	REBOUL.
id.	N.	Chimie générale pharmaceutique et toxicologie	N.
id.	N.	Histoire naturelle pharmaceutique	GIRARD.
Chirurgie générale	N.	Pharmacie	MESNARD.
id.	MASSÉ.	id.	N.
id.	MAGENDIE.	Histoire naturelle médicale et parasitologie	N.
id.	POUYANNE.		
id	LAUMONIER.		

Maître de Conférences, Physique pharmaceutique ..... BLANQUET.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire	MASSÉ.	Cryptogamie	GIRARD.
Accouchements	N.	Pharmacie galénique	MESNARD.
Puériculture	PERY.	Bactériologie	MOUREAU.
Zoologie et parasitologie	N.	Physiologie	Mlle ROUGIER.
Législation pharmaceutique	POPLAWSKI.	Chimie biologique	TAYEAU.
Ophtalmologie	N.	Parasitologie, biologie appliquée	PAUTRIZEL.
Anatomie	RIGAUD.	id.	AUMONIER.
Chimie générale	N.	Electro-radiologie	CAILLON.
Botanique	GIRARD.		

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PÈRE

Son exemple me prouve que la médecine de campagne est compatible avec une grande distinction et un extrême talent, mais aussi qu'elle requiert, plus que toute autre, infiniment de modestie et de bonté.

A MA MÈRE

En témoignage de mon immense affection.

A LA MÉMOIRE DE MA TANTE
en religion Sœur ALPHONSE DE LIGORI

Quand je sens le doute me gagner, je pense à son beau sommeil de sainte, en terre africaine.

A TOUS LES MIENS

Ils sont ma plus chère et ma plus solide certitude.

A MES AMIS

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ
ET DES HOPITAUX

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ SARIC

Médecin des Hôpitaux

Ne m'eût-il appris que la préséance du fait sur son interprétation discursive, j'y aurai gagné le sens de la solidité clinique.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PERRENS

Médecin-chef de la Maison de Santé de Château-Picon
Chevalier de la Légion d'honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction publique

Si je ne lui connaissais une exquise courtoisie, je redouterais de lui soumettre ce travail, qui lui paraîtra mince.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CREYX

Professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction publique

A l'approcher, je me suis senti un peu plus ignorant et un peu plus sot.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR F. PIÉCHAUD

Professeur d'Hygiène
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur
Chevalier de l'Ordre de la Santé
Croix de guerre
Officier de l'Instruction publique

Ayant proposé ici quelques réflexions sur l'humanisme, j'ai cru bon de m'en remettre au jugement d'un humaniste. Je remercie M. le Professeur Piéchaud de l'honneur qu'il m'a fait en acceptant la présidence de cette thèse.

AVANT-PROPOS

« J'ai cru trouver bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre, j'ai été trompé. Il y en a moins qui l'étudient que la géométrie. »

PASCAL.

Nous devons au lecteur un avertissement liminaire : la présente étude s'inscrit dans les limites d'un parti pris délibéré, par quoi elle s'affranchit de la critique littéraire, pour dégager de quatre personnages de roman leur note humaine particulière, la vibration fondamentale de leur tempérament.

Ceci n'implique pas pour autant une mutilation, non plus que le dessein de sacrifier la diversité d'un caractère — et ses plus intimes contradictions — au souci trop rationnel d'unifier cette diversité et de trouver à ces contradictions un nœud logique qui les puisse équilibrer.

Car il est bien entendu que l'homme est un tout. Et il ne nous paraît pas exagéré de dire que sur un certain plan d'objectivité, qui n'est pas seulement celui de l'attitude scientifique, ses entrailles nous importent autant que son inquiétude métaphysique (quittes, par la suite, à les hiérarchiser dans un ordre moral qu'il nous faudra précisément définir). Les maîtresses d'Antoine Thibault font partie de son personnage comme les coliques font partie du personnage de Montaigne.

Mais il nous a semblé qu'une telle analyse ne pouvait se justifier que comme point de départ d'une synthèse. C'est

pourquoi on trouvera dans ce travail une manière de deuxième partie ; nous nous y sommes efforcés à une extrapolation plus gratuite, qui donnât à ces trois courbes particulières le prolongement général d'un concept humaniste.

Nous entendons bien qu'on s'étonnera de voir un médecin, élevé, par définition, dans la discipline scientifique, accorder un tel crédit à une fiction.

Et certes, le démon de Giovanni Papini avait raison de railler « les fabricants d'idées générales ». Cette méfiance vaut bien plus encore pour l'homme de science que pour l'écrivain : les pathogénistes le savent bien, qui voient chaque jour la clinique et le laboratoire ébranler l'édifice trop ingénieux de leurs hypothèses. La rigueur cartésienne la plus intraitable est le sévère tribut que paie l'esprit médical à la royauté du fait, pour en obtenir en retour une infime parcelle de vérité.

Mais il nous paraît qu'il y a au moins deux manières d'envisager la fiction.

Que Balzac, recevant une visiteuse, lui dise au bout de quelques instants : « Revenons à la réalité », et qu'il se mette à lui parler des personnages de ses romans, c'est à peine une boutade. Balzac montre par là, ingénument, qu'il vit dans le monde clos de son imagination créatrice, ou qu'en tout cas il tient pour indécises et arbitraires les frontières qui séparent ce monde d'avec le réel ; et il est dupe de son propre sortilège au point que le père Grandet lui apparaît aussi vivant qu'un avare de chair et d'os.

Mais pour nous qui n'entrons point dans son jeu, et qui suspectons la fable, le roman peut n'en conserver pas moins une valeur d' « observation », au sens où nous l'entendons dans un service hospitalier.

Et puis — et surtout — la médecine a cette vertu parasitaire de faire sienne la substance humaine de toutes les disciplines de l'esprit, de sorte que, en bonne clinicienne, elle dépouille l'homme de ses vêtements les plus intimes, pour la plus grande clarté du diagnostic.

Enfin, s'il nous fallait graver, en exergue de notre étude, un frontispice qui en soulignât l'intention profonde, on y verrait sans doute, accroché à une patère, le masque d'un médecin qui, son labeur achevé, ne confierait qu'à la nuit, par la fenêtre de sa chambre, la nudité de son vrai visage ; et seule la nuit saurait que le beau visage un peu las, marqué par le doute et l'inquiétude, est celui d'un homme comme les autres. Mais le dessin n'y pourrait guère suggérer ce qui nous intéresse ici : la difficile transmutation par laquelle le vrai visage de l'homme redeviendrait un masque vivant de médecin — et par quoi s'avouerait en fin de compte la victoire de l'humanisme. Celui-ci n'est, en effet, ni dans l'homme, ni dans le masque. Il est dans l'intégration de l'homme au masque.

De cette transmutation, il nous a paru intéressant de montrer, par le biais littéraire, les diverses phases qui la peuvent conduire à son terme.

Tel sera l'essentiel de notre propos.

Il y a deux sortes d'ouvrages que souvent l'on n'achève pas : les plus ennuyeux, qui invitent au sommeil ; les plus beaux, qui invitent à la méditation.

Si les œuvres de MM. Martin du Gard, Van der Meersh et Camus sont néanmoins de celles qui doivent à la savante conduite de leur intérêt qu'on en poursuive jusqu'au bout la lecture, il se glisse, entre leurs derniers mots et la minute où le livre se ferme, un long et riche moment. Nous n'avons pas nourri d'autre ambition que de porter témoignage de ce moment-là.

ANTOINE THIBAULT

Dans son atelier de peinture de la rue de Seine, d'où l'on aperçoit, baignées par la chaude lumière de l'été 1914, la flèche de Saint-Germain-des-Prés, la coupole de l'Institut et les tours de Saint-Sulpice, Daniel de Fontanin montre à Jacques Thibault plusieurs toiles représentant toutes, à quelques détails près, le même nu. Et il lui dit : « Ces études-là sont de celles qui m'ont le plus aidé à comprendre...

— A comprendre quoi? demande Jacques.

— Eh bien, ça... Ce dos-là, ces épaules-là... Je crois très important de choisir une chose solide, comme cette épaule, ce dos, et de travailler dessus, jusqu'à ce qu'on commence à entrevoir la vérité... cette vérité simple, qui se dégage des choses solides, éternelles... »

Et, peu après : « Si j'avais été romancier, je crois que, au lieu de changer de personnages à chaque livre nouveau, je me serais accroché aux mêmes, indéfiniment, pour creuser... »

Il n'est pas interdit de penser que le propos de Daniel de Fontanin pourrait bien être un aveu de M. Roger Martin du Gard lui-même, touchant l'esprit dans lequel il a conçu la puissante fresque des *Thibault*.

Ce n'est pas ici le lieu de révéler que les quelques dix-huit cents pages dont se compose la substance de ce roman représentent, dans le monde des lettres contemporaines, un considérable monument ; pour l'ampleur et l'étoffe du sujet, on ne saurait guère leur comparer que *Les hommes de bonne volonté* de M. Jules Romains, encore que cette œuvre procède d'un génie tout différent. Aussi bien arriverions-nous très en retard dans cette découverte.

Mais de notre point de vue singulier, il nous faut noter au passage que les *Thibault* marquent une date dans la littérature française : la date de l'apparition, dans le roman français, d'un médecin qui se puisse confronter sans ridicule avec ses confrères réels.

M. Aragon, qui poussa la distraction poétique jusqu'à égarer son adolescence dans les hôpitaux parisiens, en faisait la remarque dans son introduction aux journées médicales annuelles de la clinique propédeutique de Broussais :

« Du Moyen-âge au XVIII^e^ siècle, dit-il, on n'a guère écrit des médecins que pour en donner une image bouffonne, du fabliau du *Vilain mire*, qui inspira plus tard le *Médecin malgré lui*, à tous les médecins de Molière, de M. Purgon à ce docteur Sangrado de Lesage qui disait : « Sache, mon » ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude : » voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. » Il fallut la Révolution française et les guerres de Napoléon pour que le médecin prît dans les livres un visage bien différent. Et au XIX^e^ siècle, de Balzac à Zola par Vigny et Hugo, le médecin est un homme habillé de noir, avec un faux-col montant et une cravate, qui peu à peu se substitue au prêtre, devient le conseiller des familles, le réformateur de la société. Mais il est, à vrai dire, aussi différent des médecins que j'ai connus que ne l'étaient ces messieurs Purgon du passé. Il m'a toujours frappé qu'il fallût en venir jusqu'à nos jours, et à Roger Martin du Gard, pour trouver dans un roman un médecin qui fût vraiment occupé de la médecine et non de faire ou défaire des mariages, ou, comme dans *le Médecin de campagne*, de développer des industries dans une commune montagnarde. »

Et M. Aragon ajoute : « Ce qui est pour moi étrange, c'est la facilité avec laquelle les meilleurs romanciers modernes ont réduit le médecin à une silhouette de convention qui ne vaut pas mieux que le bouffon du théâtre classique : car ce qui est saisissant, au moins en France et de nos jours, pour un homme de ma sorte qui a la tête de l'observation roma-

nesque, c'est la diversité des médecins, c'est l'extraordinaire palette d'hommes qu'on rencontre dans cette profession, et qui rend fort ridicule tout effort de les ramener à un type unique. »

M. Martin du Gard échappe à cette critique. On doit lui savoir gré d'avoir préservé le singulier au sein du général, le personnage vivant au sein de la convention.

Si M. Jules Romains a fait rire quelques milliers de spectateurs avec une pièce qui s'inscrit dans la plus solide tradition moliéresque, son Knock n'est guère autre chose qu'un M. Purgon qui a troqué le bonnet pointu pour le chapeau mou.

Et l'œuvre de M. Georges Duhamel, toute nourrie de tendre curiosité et d'une pitié quasi-fraternelle exacerbée par l'expérience tragique de la guerre, si elle nous émeut d'accents admirables, se hausse, par delà l'humaine inquiétude, à ces cimes du cœur où le sage des *Fables de mon jardin* retrouve sur sa flûte, avec une dilection ravie, les parfaites mesures de son cher Jean-Sébastien Bach.

Entre Molière et le médecin de vitrail, il y a la fourmilière déraisonnable et têtue, inquiète et dure, du monde de l'action. Antoine Thibault s'y meut, sous l'œil du créateur de fictions qui l'a fait naître, et qui déjà le regarde vivre curieusement, à l'instar de ses frères charnels — vivre et mourir.

C'est un fils de famille. Il appartient à la haute bourgeoisie française d'avant 1914, apparemment inébranlable dans ses vertus comme dans ses vices, et puritaine en diable.

Au physique, c'est un Thibault. Il porte les cheveux relevés et la barbe assez fournie sur les joues, de sorte que, entre ces deux masses sombres, d'un roux presque brun, les yeux encaissés et le rectangle blanc du front forment tout son visage. Dès qu'il est surpris par l'événement, le regard devient fatal, et sous la barbe carrée, la mâchoire, la forte mâchoire des Thibault, se serre à bloc.

Il a vingt-quatre ans. C'est un bûcheur solitaire. Il est interne des hôpitaux de Paris, élève de Philip. Il ne songe

qu'à « arriver ». Il ne s'embarrasse de préjugés d'aucune sorte. Il vit selon un certain code social, qu'il accepte sans discuter. Son action précède la conscience des motifs qui le déterminent à agir. S'il lui arrive de s'analyser : « Je suis un positif, dit-il avec un sentiment de fierté à Mme de Fontanin qui l'interroge sur ses croyances religieuses. Je ne dis pas que la science explique tout, mais elle constate ; et moi, ça me suffit. Les *comment* m'intéressent assez pour que je renonce sans regret à la vaine recherche des *pourquoi*. Quant à la morale, eh bien, elle non plus ne me préoccupe guère... Voyez-vous, j'aime mon travail, j'aime la vie, je suis énergique, actif, et je crois avoir éprouvé que cette activité est par elle-même une règle de conduite. En tout cas, jusqu'à présent, je ne me suis jamais trouvé hésitant sur ce que j'avais à accomplir. »

Sa vocation médicale, il ne prend pas la peine de la justifier par des prétextes controuvés :

« Bah ! médecin, chirurgien... On se fait des idées fausses au sujet de la vocation. On croit toujours avoir choisi. Ce sont les circonstances... Le chemin qu'on a pris est toujours le meilleur, pourvu qu'il permette d'aller de l'avant. »

Il n'a pas, de son frère Jacques, la passion inquiète et dévorante. Par une sorte d'égoïsme supérieur, il règle froidement son cœur sur les calculs de son ambition. Devant Rachel, sa première maîtresse, assise devant lui, il se prend à songer à la place qu'elle occupe déjà dans sa vie ; et il se dit, avec une subite anxiété : « Oui mais d'abord, que ça ne m'empêche pas de travailler, d'arriver ! »

La vie, à ses yeux, c'est avant tout un large espace découvert où les gens actifs comme lui n'ont qu'à s'élancer avec entrain ; et quand il dit : aimer la vie, il veut dire : s'aimer soi-même, croire en soi.

« Thibault ? », murmure la voix intérieure, « il a l'âge des beaux départs... Santé? Exceptionnelle : la résistance d'un animal jeune, en pleine vigueur... Intelligence? Souple, hardie, sans cesse en progrès... Faculté de travail? A peu

près inépuisable. Aisance matérielle. Et le vent en poupe ! »

Depuis l'âge de quinze ans, la médecine n'a pas cessé d'exercer sur lui une attraction particulière. Encore maintenant, il admet comme un dogme que la science médicale est l'aboutissement de tout l'effort intellectuel, et constitue le plus clair profit de vingt siècles de tâtonnements dans toutes les voies de la connaissance, le plus riche domaine ouvert au génie de l'homme. Science illimitée dans son étendue spéculative, et néanmoins enracinée dans la plus concrète réalité, en contact direct et constant avec l'être humain. A cela il tient particulièrement. Jamais il ne consentirait à s'enfermer dans un laboratoire, à limiter son observation au champ du microscope : il aime ce corps à corps perpétuel du médecin avec la multiforme réalité.

Tandis qu'il songe à tout ceci, sa pensée franchit une sorte d'espace obscur qui est la mort de son père ; au delà, le chemin redevient lumineux. Entre deux bouffées de cigarette, il envisage cette mort tout autrement que d'habitude, sans appréhension aucune, sans tristesse ; au contraire, comme une délivrance nécessaire, attendue, comme un élargissement de son horizon, l'une des conditions de son essor...

Elle arrive en effet, cette mort. Antoine lutte contre l'asphyxie qui fait de son père Oscar Thibault, du rude bonhomme dont chacun redoutait la colère, un pantin informe et bouffi. Mais cette lutte n'est pas seulement un acte de piété filiale. Même, c'est au nom de la piété filiale qu'Antoine y mettra volontairement un terme, par une injection de morphine qui précipite le dénouement d'une crise intolérable. Il lutte parce qu'il est dans ses attributs de médecin de freiner la marche de la maladie et que la lutte est un de ses impératifs catégoriques.

Si pourtant l'abbé Vécard lui fait remarquer, sans ironie, que, tout matérialiste qu'il se prétende, il pratique néanmoins les vertus théologales, Antoine ne s'en étonne guère et ne voit pas que ces deux termes opposés soient inconciliables. Pour lui, être scupuleux dans son travail n'implique néces-

sairement ni l'existence de Dieu, ni la valeur de la théologie chrétienne, ni aucune certitude métaphysique.

Le péché? Charles du Bos note dans son journal, à propos du *Marchand de Venise*, qu'il y a dans Shakespeare comme la robuste arrière-pensée qu'un vice se justifie par sa positivité même, que parfois il est solide alors que la sagesse est grelottante. Antoine Thibault n'est pas éloigné de le croire : « Ce que vous, catholiques, dit-il à l'abbé Vécard, appelez le péché, c'est au contraire tout ce qui pour moi est vivant et fort : instinctif, instructif. C'est ce qui permet — comment dire? — de palper les choses. Et aussi d'avancer. Aucun progrès n'aurait été possible si l'homme, docilement, s'était toujours refusé au péché. » On pense au *Faust* de Valéry, avouant à son disciple : « Le meilleur des conseils ne vaut pas la moindre imprudence. »

Et Daniel de Fontanin admire chez Antoine cette faculté de pouvoir tout naturellement envisager n'importe quel problème en soi, comme s'il examinait une pièce anatomique, hors de toute préoccupation morale.

« Vivre, c'est agir, après tout. Ça n'est pas philosopher. Méditer sur la vie? A quoi bon? La vie, on sait bien ce que c'est : un amalgame saugrenu de moments merveilleux et d'emmerdements. La cause est entendue, une fois pour toutes. Vivre, ça n'est pas toujours tout remettre en question. Faire son travail proprement, est-ce que ça n'est pas déjà quelque chose? »

Il ne déplaît pas à Antoine de s'entendre dire par son maître Philip : « Voyez-vous, Thibault, la seule attitude raisonnable, la seule qui ne déçoive pas, c'est la recherche de l'erreur, non la recherche de la vérité. Reconnaître ce qui est faux, c'est difficile, mais on y arrive : et c'est tout, rigoureusement tout ce qu'on peut faire. Le reste, pures divagations ! »

Du reste, en présence de Philip, il se tait volontiers et retombe automatiquement en tutelle. Entre le maître et l'interne des hôpitaux, il y a toute la trame des conventions

tacites qu'une fréquentation quotidienne des mêmes malades et un commun labeur ont tissée à leur insu ; il y a les silences de Philip, dont Antoine est seul à savoir quelles méditations les peuplent, il y a les confidences échappées à Philip devant l'élève à la fois distant et familier dont il aime la présence effacée et active : Philip affectionne Antoine comme le fils spirituel qui sait lire, par delà l'attitude magistrale, sa plus profonde pensée, par la vertu d'un regard ou d'un sourire.

Tel est Antoine Thibault, taillé pour l'action et la réussite, avec, pour tout bagage spirituel, une philosophie élémentaire basée sur le culte de l'énergie et l'exercice de la volonté. Telle est, au reste, l'image qu'il se fait, sans trop de honte, de lui-même : animal social courageux et brillant, qui ne demande à la vie rien d'autre que le plus complet épanouissement de ses dons.

A la vérité, il manque bien peu de chose à ce portrait ; il n'y manque presque rien, que l'essentiel : l'homme, sous le masque du personnage.

Entre le masque d'Antoine et son visage profond, il se glisse un vide étrange et inexplicable. De cette discordance entre le personnage et l'acteur qui l'incarne, c'est à peine si Antoine prend, de temps à autre, conscience.

Que Studler pourtant, au chevet du fils Héquet mourant, vienne à lui suggérer la possibilité d'en finir plus vite que par le terme naturel de la maladie, le voici qui, malgré lui, s'insurge contre cette tentation : « Tais-toi ! », lui dit-il brutalement. « Je te comprends. Ce désir d'en finir, nous le connaissons tous, mais ce n'est que tentation de débutant. Avant tout il y a une chose : le respect de la vie... Si tu étais resté médecin, tu verrais les choses exactement comme nous les voyons tous. La nécessité de certaines lois... Une limite à notre pouvoir... »

« La nécessité de certaines lois. » On pense à l'exclamation du père Karamazov, dans Dostoïevsky : « Mais alors, si Dieu n'existe pas, tout est permis ! » Antoine Thibault, devant une vie qui se retire et dont il pourrait d'un souffle éteindre

la flamme vacillante, éprouve violemment que tout n'est pas permis, même si Dieu n'existe pas. Et quand le même débat se renoue, devant son père moribond, s'il en vient pourtant à accepter l'idée de la morphine libératrice, il ressent obscurément la contradiction entre ce souhait et l'acharnement qu'il a mis à lutter contre l'asphyxie interminable. Et après la piqûre : « Je l'ai achevé », se répète-t-il avec la voix du remords.

Certes, il va affirmant que pour lui la morale n'existe pas. « On doit, on ne doit pas, le bien, le mal, pour moi ce ne sont que des mots. » Pourtant, il ne peut se défendre de chercher de bonne foi à démêler sur quels principes se règle sa vie quotidienne.

« Une certaine sincérité? » Il réfléchit, et précise : « Ou plutôt une certaine clairvoyance... Cela se formulerait ainsi : liberté complète, à condition de voir clair. Tout dépend de la qualité du regard. Voir clair... S'observer de cet œil libre, lucide, désintéressé qu'on acquiert dans les laboratoires. Comme corollaire : s'accepter tel qu'on est. Et alors? Je serais bien près de dire : tout est permis, du moment qu'on n'est pas dupe de soi-même ; du moment qu'on sait ce qu'on fait, et, autant que possible, pourquoi on le fait. »

Mais il faut croire que cette explication ne le satisfait qu'à demi : « Je vis, songe-t-il, voilà un fait. Autrement dit, je ne cesse pas de faire choix et d'agir. Bon. Mais ici commencent les ténèbres. Au nom de quoi ce choix, cette action? Serait-ce au nom de cette clairvoyance? Théorie ! Au fond, jamais ce souci de lucidité n'a réellement motivé, de ma part, une décision, un acte. C'est seulement lorsque j'ai agi que cette clairvoyance entre en jeu pour justifier à mes yeux ce que j'ai fait. Et pourtant, je me sens mû par — mettons par un instinct, par une force — qui me fait, presque sans interruption, choisir ceci et non cela, agir d'une façon et non d'une autre. Or — voilà le plus déconcertant — je remarque que je n'agis pas en des sens contradictoires. Tout se passe donc exactement comme si j'étais soumis à une règle inflexible. »

Et il se fait l'effet « d'un navire rapide qui suivrait hardiment sa route et dont le pilote n'aurait jamais eu de boussole. »

« On dirait positivement que je dépends d'un ordre ! Et cela, je crois même le sentir : ma nature est ordonnée. Mais cet ordre, quel est-il? »

Si les règles de la morale traditionnelle lui apparaissent totalement arbitraires, il leur reconnaît cependant une utilité pratique incontestable pour les rapports « des autres ». Quant à lui, dans ses rapports avec lui-même, il n'en tient aucun compte.

« Question : pour la moyenne des gens (dont la vie s'écoule en somme sans qu'ils se permettent d'infractions bien accusées aux règles morales admises), qu'est-ce qui peut bien les retenir? » Il se formule quelques réponses, sans trop de conviction : survivance, dans l'homme moderne, d'une soumission d'origine religieuse, longtemps acceptée par les générations précédentes et devenue un caractère acquis? Survivance d'un instinct essentiel à l'homme, animal social? » Au vrai, tout ceci le préoccupe assez peu.

L'abbé Vécard a bien fait remarquer à Antoine qu'il pratiquait, presque inconsciemment, les vertus théologales : foi, espérance et charité. Mais cette observation n'a pas éveillé chez Antoine d'écho assez profond pour qu'il en éprouve autre chose qu'un sourd malaise.

La foi? Antoine ne manque pas, au retour des obsèques d'Oscar Thibault, de secouer rudement l'abbé et de lui montrer son irritation devant cette vertu où il ne voit qu'un suprême confort moral. Ce n'est pas qu'il soit sceptique, mais c'est un douteur ; il s'est « guéri jeune du goût de la certitude ».

« Il faut renoncer, dit-il, à la notion de vérité stable, parce que nous ne devons tenir rien pour vrai que sous toute réserve, et jusqu'à preuve du contraire. » Et il rétorque à l'abbé scandalisé qui lui cite Aristote et saint Thomas : « Je me suis toujours admirablement passé de mystique. » Ce n'est pas qu'il soit sans reconnaître les mérites efficients de la vertu

de foi. Son père, ce vieux lutteur, en a tiré de son vivant une force admirable. « Socialement, ils (les croyants) sont parmi ceux qui parviennent le mieux à concilier leur existence d'individu avec l'existence de la collectivité. Ils obéissent sans doute à la forme humaine de cet instinct qui a rendu possible la fourmilière, la ruche. » Mais Antoine prétend, quant à lui, pouvoir faire route sans ce viatique. C'est du moins ce qu'affirment ses lèvres. Mais il sent une fois de plus, en deçà de son propos, que, entre son manque de croyance morale et l'extrême conscience qu'il apporte dans sa vie, il y a une inexplicable incompatibilité : « Pourtant, s'avoue-t-il, si je voulais justifier cet élan continu qui me porte, si je cherchais le fin mot de cette indomptable confiance, ce que je trouverais serait peut-être assez proche d'une foi. En quoi? Eh bien, ne serait-ce qu'en la croissance possible et sans doute infinie des formes vivantes. Foi dans une accession universelle à des états supérieurs. Est-ce être finaliste sans le savoir? Peu importe, en tout cas, je ne veux pas d'autre finalité. »

L'espérance? « Je crains autant une fin sans espérance, confesse-t-il, qu'une agonie sans morphine. » Mais pour l'instant, fort d'une santé apparemment inaltérable, il est de ceux pour qui l'action trouve en elle-même sa récompense. Par le jeu de la volonté de puissance, le lendemain tient assez bien les promesses de la veille pour qu'Antoine ait nul besoin de se leurrer sur les mirages qu'on lui montre dans le ciel, et où il ne voit qu'illusion ; et il faut bien dire qu'il ne ressent aucunement comme un désespoir cet incurable défaut d'espérance : il vit, cela lui suffit.

La charité? Quand Antoine, pressé, est interpellé par le gamin de la rue de l'Université qui sollicite des soins pour son frère malade, il monte certes, sans trop d'humeur dans la mansarde des deux gavroches. Il prodigue ses talents avec la même conscience qu'il mettrait à traiter des clients plus fortunés. Mais l'idée ne lui vient pas de se juger charitable. Peut-être, s'il prenait la peine d'en discerner les mobiles, expliquerait-il cette démarche comme le simple témoignage

d'une certaine chaleur fraternelle qui l'a ému de compassion à la vue de ces deux gosses déshérités ; ou bien, plus bénignement, comme un jeu, joué pour lui seul, pour le plaisir, en marge de son activité officielle.

« Besoin de spectateurs, notera-t-il plus tard dans son journal. J'ai conscience aujourd'hui que la véritable énergie, ce n'est pas celle-là. La mienne avait besoin d'autrui pour donner son maximum. Seul dans l'île de Robinson, il est probable que je me serais supprimé. Mais l'arrivée de Vendredi m'aurait fait exécuter des prouesses. » Antoine vient pourtant de montrer, dans une soupente obscure, qu'il est capable d'agir à l'insu des regards étrangers.

...Nous avons parlé du journal d'Antoine : c'est par là en effet qu'Antoine se trahit, et que s'avoue son moi profond.

Tout au long des pages brûlantes, nous découvrons le nœud d'une crise que nulle grâce ne défera. Les éléments de cette crise, Antoine les portait en lui bien avant que la guerre ne l'amenât dans ce centre de convalescents où il va la vivre avec une implacable et presque surhumaine lucidité.

L'ypérite le condamne à une déchéance sans retour. Les ressorts sont brisés à jamais qui bandaient l'énergie du jeune médecin promis aux plus brillantes réussites. Antoine entreprend de noter une à une les phases de sa marche vers le néant.

« La maladie rend lucide. Santé, bonheur : œillères. » Le voici pareil « à un arbre foudroyé : la sève monte plusieurs printemps de suite et les racines n'en finissent pas de mourir. » Même, son orgueil profond fléchit à mesure que s'amenuisent ses dernières forces :

« N'ai été qu'un homme moyen. Sans vraie culture. Ma culture était professionnelle, limitée à mon métier... Au fond, c'est chirurgien que j'aurais dû être. J'ai fait de la médecine avec un tempérament de chirurgien. Pour être tout à fait un bon médecin, il faut aussi pouvoir être un contemplatif. »

Et s'il évoque alors son passé médical, il aperçoit avec assez de netteté « que par ces règles de vie, par le pli qu'il avait pris

de s'y soumettre, il s'était déformé artificiellement sans le vouloir et qu'il s'était créé une sorte de masque ».

« Et le port de ce masque, dit-il, avait peu à peu modifié mon caractère originel. Dans le courant de l'existence, je me conformais sans effort à ce caractère fabriqué. Mais à certaines heures graves, les décisions qu'il m'arrivait de prendre spontanément étaient sans doute des réactions de mon caractère véritable, démasquant brusquement le fond réel de ma nature... Ce qui amène à penser que pour avoir la révélation de leur nature intime, ce ne serait pas dans le comportement habituel des êtres qu'il faudrait chercher, mais bien dans ces actes imprévus, d'apparence mal explicables, scandaleux quelquefois, qui lui échappent. Et par quoi se trahit l'*authentique*. »

De son « caractère fabriqué » il garde pourtant au front le signe indélébile : « Laisser au moins derrière moi l'historique complet d'un de ces cas encore mal connus (les gazés) » ; c'est encore, au delà de l'homme souffrant, le médecin qui scrute curieusement sa propre douleur et en note avec scrupule, pour la postérité scientifique, les symptômes subjectifs et objectifs les plus ténus.

« Savoir n'est pas une malédiction, mais une force. Je sais ce qui se passe là dedans. Mes lésions, je les vois. Elles m'intéressent. Dans une certaine mesure, cette curiosité m'est un soutien. Voudrais pouvoir mieux analyser tout ça. Et l'écrire à Philip. »

Mais en deçà de cette sérénité, l'homme, jusqu'au bout, impose sa voix en *crescendo* et son interrogation se fait anxieuse :

« Toujours cet insoluble : au nom de quoi? Au nom de quoi un être comme moi, affranchi de toute discipline morale, a-t-il mené une existence que je peux bien dire exemplaire, si je songe à ce qu'étaient mes journées, à tout ce que j'ai sacrifié pour un malade, à l'extrême scrupule que j'ai toujours apporté dans l'accomplissement de mes devoirs? Au nom de quoi les sentiments désintéressés, le dévouement, la

conscience professionnelle? Mais au nom de quoi la lionne blessée se laisse-t-elle abattre pour ne pas quitter ses petits? Au nom de quoi le repliement de la sensitive — ou les mouvements amiboïdes des leucocytes? »

Il écrira, pour Jean-Paul, le fils de Jacques, qui désormais, Jacques et Antoine morts, assurera seul la continuité des Thibault :

« Au nom de ton père et de tes fils, au nom du maillon que tu es dans la chaîne. Transmettre ce qu'on a reçu, le transmettre amélioré, enrichi... »

Mais pour le plus profond de lui-même, la réponse tombe, irrévocable, sous sa plume, comme un rideau sur une tragédie: « Au nom de *rien*, voilà tout. »

JEAN et MICHEL DOUTREVAL [1]

L'encre n'est pas encore sèche des controverses que souleva, dès sa parution, le *Corps et âmes* de M. Maxence Van der Meersh.

Il faut convenir que c'était là, dans les eaux médicales, un rude pavé ; sa chute a fait remonter en surface, ravie à sa vase profonde, une faune équivoque, qui s'accommode assez mal de tant de lumière crue et brutale. Tartuffe, au parterre, n'aime guère applaudir à la charge que le bonhomme Molière fait de ses défauts sur les planches du Palais-Royal. Ou, s'il concède quelques bravos, c'est qu'il pense que son voisin s'est senti blessé ; mais il est, quant à lui, bien au-dessus de ces attaques.

Certes, on connaissait déjà les *Morticoles*, où M. Léon Daudet avait puissamment épanché sa bile, au lendemain d'un échec à l'internat des hôpitaux de Paris. Mais son outrance-même atténuait la virulence du pamphlet. Et si l'on avait ri à la cérémonie du lèchement des pieds, c'est que la verve de Rabelais l'emportait en fin de compte sur l'amertume d'Alceste. On savait M. Daudet habile à dégonfler férocement les baudruches sociales, mais les baudruches virent d'un bon œil la satire s'essouffler en turquerie.

Et, dans un ton plus juste et plus humain, on se rappelle la belle âpreté de la *Citadelle*, du romancier anglais Cronin.

---

(1) On trouvera l'essentiel du commentaire critique de *Corps et âmes* — considéré sous son triple aspect : étude de mœurs, thèse philosophique, théorie médicale de Carton — dans la conférence donnée par M. le Professeur FONTAN devant les étudiants catholiques de Bordeaux. La *Gazette des Escholiers*, dans son numéro de mars 1947, en a publié de larges extraits.

Notre point de vue est ici plus particulier.

M. Van der Meersh acheva brutalement de tirer le voile qui dissimulait encore aux yeux du grand public les tares du corps médical. Et il faut croire que ce geste était pour le moins hardi, car il fit scandale.

On pourrait disputer sans fin des mérites éminents de son ouvrage, comme de ses insignes défauts. On y perdrait le souffle, pour voir en fin de compte qu'il ne mérite sans doute « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ».

Aussi bien notre rôle est-il ici de nous tenir en marge du débat. La partie seule nous intéresse où l'homme est à lui-même son propre enjeu. S'il triche, laissons au public le soin de crier. Pour nous, qui jouons avec lui, il nous importe surtout de gagner.

Il nous paraît en effet qu'on tient trop volontiers dans l'ombre le côté constructif de *Corps et âmes*, pour n'en faire éclater que le scandale et le jeter en pâture à la foule des badauds. Or, les deux citations qui s'inscrivent en épigraphe du roman nous avertissent déjà d'une certaine gravité de ton.

La première est de saint Augustin (*de civitate Dei*) :

« Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité céleste. »

La seconde est de saint Jean (Ep. I) :

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres. Car l'amour vient de Dieu. Et celui qui aime est né de Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu. Dieu est amour. »

Les deux termes y sont impliqués, du dilemme dont M. Van der Mersh, dans toutes les pages qui suivent ,n'a fait que développer le thème humain par le truchement de ses personnages.

Parmi ces personnages, il pourra sembler arbitraire que nous n'en ayions retenu ici que deux. Mais l'auteur lui-même nous habilite un peu à ce choix, qui a centré l'intérêt de l'intrigue romanesque sur la famille Doutreval.

Ce n'est pas que M. Van der Meersh n'ait point pressenti

le danger d'une tentation qui l'eût conduit à schématiser l'âme médicale. Il a évité le type unique et par trop conventionnel au profit de la diversité. *Corps et âmes* est une vaste fresque, et si la lumière souligne le motif central plus que les reliefs latéraux, c'est qu'il y fallait un équilibre. Mais le contexte vaut aussi qu'on l'examine.

Le contexte se nomme Séteuil, Santhanas, Tillery, Vallorge, Belladan, Géraudin, Norf, Groix, Regnoult, Bourlaud, Domberlé, Rosselet... qui prêtent à l'ensemble du tableau leur note particulière d'ombre ou de clarté, et attestent « l'extraordinaire palette d'hommes » dont parle M. Aragon.

Ce sont là — avec parfois, de la part du romancier, un parti-pris d'outrance et nombre d'à-peu-près techniques, voire d'inexactitudes — les plus curieux spécimens de la faune professorale et escholière.

Il y a la brillante bête à concours, promise à de foudroyantes ascensions. Mais Belladan brise net ses ailes contre la dure réalité de la vie de clientèle, qui exige plus de ductilité que de science pure. Tillery, à la tête mieux faite que bien pleine, le lui montre bien, qui sait trouver, dans chaque circonstance de sa profession, le mot à dire et le geste à faire.

Il y a l'étudiant nonchalant et désinvolte qui partage sa vie de Bohème avec des Mimi peu farouches et sans préjugés. Mais il arrive à Santhanas d'éprouver tragiquement le prix de cette promiscuité.

Il y a le chirurgien éblouissant, dont la main se fait, sur le tard, de plus en plus nerveuse et imprécise. Et Géraudin, après avoir épuisé la grandeur de son art, ne survivra pas aux prémices de sa décadence : il y mettra un terme volontaire, par dégoût et par lâcheté.

Il y a la cohorte servile des agrégés en mal de chaire, pour qui la jeunesse est l'âge de la souplesse d'échine. Que l'aorte de Suraisne vienne à rompre son anévrisme, et la cohorte s'ébranle. Ces dauphins qui guettaient impatiemment la mort du roi savent, lorsqu'elle survient, déguiser leurs ambitions de princes sous la défroque des courtisans.

Il y a l'étudiant obscur qui contracte bêtement une affection mortelle au cours d'un stage hospitalier. Et Lapeyrade nous vaut cette réflexion de l'auteur : « On ne voit guère de métier où une jeunesse aventure sa peau avec une telle simplicité, un tel manque d'orgueil. Et cette jeunesse n'a rien de particulier, d'exceptionnel. Cela plaide en faveur de l'homme. »

Il y a le savant de laboratoire qui sacrifie tout à l'anatomie pathologique et ne touche à son salaire de famine que pour acheter un microtome et des bocaux pour les entrailles de ses rats sarcomateux. Et parce qu'il ne trouve, sous son microscope, rien de neuf concernant le cancer, il a la candeur de ne rien publier et de se confiner dans une écrasante solitude. Mais quand Michel Doutreval fait ses adieux à Norf, « il voit sur le visage du vieux patron le reflet d'une émotion secrète : la tristesse d'un homme qui a passé sa vie à la recherche d'une vérité scientifique et qui, ne l'ayant pas découverte, accepte d'avoir donné sa vie pour rien, et de se taire. »

Il y a le praticien isolé, en lutte contre la médecine officielle. Son expérience personnelle de la tuberculose l'a conduit à traiter ce mal au rebours de toutes les idées communément reçues. Mais Domberlé n'est pas seul ; les derniers mots qu'il adresse à Michel révèlent le viatique dont il tire sa force :

« Jusqu'à la mort, combats pour la vérité
Et le Seigneur-Dieu combattra pour toi. »

Il y a la servante du Seigneur, au verbe haut et coloré, mais aux mains de douceur et de charité, qui « gratte les ulcères, racle les vases d'excréments, lave les anus artificiels, ramasse les chiques autour des poêles », parce qu'un homme de Galilée a proclamé, voici longtemps : « Ce que tu auras fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que tu l'auras fait. » Mais elle passe pour intéressée, si parfois elle accepte une bougie de douze sous pour orner sa chapelle. Telle est cette femme, « en religion sœur Angélique de la Miséricorde —

et « ce chameau de sœur Angélique-chipie » pour les étudiants, les clochards et les putains ».

Et au centre de tout cela, il y a le professeur Jean Doutreval et son fils Michel.

... Nous avons fermé le livre. Et voici que nous nous surprenons à renouer en pensée le débat pitoyable où s'affrontent le père et le fils, au nom de la conception particulière que chacun d'eux se fait de son rôle et de sa mission, de sa vérité et de son destin.

Cet étudiant à grosse tête carrée, massive, au visage coloré, aux yeux petits et bruns, aux cheveux châtains hérissés en brosse, qui entre dans la salle de dissection et reçoit en pleine poitrine un os auquel adhèrent des lambeaux de chair humaine, aux cris de : « Bidoche ! Bidoche ! A mort le bizuth ! », c'est Michel Doutreval.

Cet homme dans le plein de l'âge, dont la silhouette distinguée s'accommode assez bien d'une légère claudication — et sur qui les étudiants se retournent — c'est le Pr Jean Doutreval. Il est psychiatre et son nom s'attache déjà à une nouvelle méthode de traitement des aliénés, la convulsion-thérapie.

Au moral : « Sceptique, persuadé, au fond de lui-même, du néant de toute chose en même temps que de la nécessité de cacher au vulgaire cette philosophie pessimiste », Jean Doutreval est « de ces hommes honnêtes pour qui leur propre honnêteté constitue une absurdité, et qui passent leur vie dans une relative droiture, qu'ils appellent une faiblesse. Son rêve serait d'étouffer en lui la conscience. Il n'y est jamais entièrement parvenu. »

Mais il songe que Michel, lui, ira plus loin. « Trop casse-cou, trop ardent au plaisir. Mais il faut que jeunesse se passe. Et puis, brutale, matérialiste, sceptique, cette force jeune et vigoureuse, désentravée des vieilles contraintes morales, réalisera sans doute cette existence pleine et dorée que Jean Doutreval a rêvée pour lui-même, sans oser se la bâtir. Savoir ce qu'est la farce de la morale, connaître, jeune, que tout

l'art consiste à sauver les apparences, quelle force ! Et les débordements du jeune homme, ouvertement blâmés, ne sont pas sans réjouir secrètement le cœur de Doutreval d'un sourd contentement. Il admire chez Michel certaines cruautés, certains cynismes envers la femme, la vie, la morale officielle, dont lui-même ne serait pas capable. Il se dit, avec une joie effrayée : « Celui-là ira plus loin que moi. »

De fait, les apparences semblent prouver le bien-fondé de ce jugement. Michel ne se distingue guère, dès l'abord, des carabins braillards qui conspuent joyeusement son entrée dans la salle de dissection. « Il y a chez l'homme, note M. Van der Meersh, une étrange pudeur d'être bon. D'être à quarante ou cinquante gênait les étudiants, les empêchait d'avoir un geste de pitié que chacun d'eux aurait eu spontanément peut-être. »

Que pourtant Santhanas vienne l'arracher aux ripailles du banquet de l'internat pour le conduire devant la compagne que Santhanas a fait maladroitement avorter : « Elle va mourir », pense Michel devant cette femme qui saigne dangereusement sur ce lit d'étudiant. « Et pour la première fois de sa vie, il a une soudaine impression d'horreur, la sensation qu'il assiste à quelque chose qui n'est pas seulement un jeu, un simple accident de l'existence d'étudiant, mais un grand drame tragique où toute la destinée d'un être est engagée. »

Certes, le danger écarté, il retourne à de moins sombres pensées. « C'est la vie », répète-t-il. Et il s'applaudit d'être fort. Des bribes de la morale qu'il s'est forgée, au Lycée, en Faculté, chez lui, au spectacle de l'existence, lui reviennent, incohérentes et agréables. « Par delà le bien et le mal. » « La force est sainte. » « *Væ victis.* » Il se sent en cet instant, très décidé à tout fouler aux pieds pour être lui aussi, dans la vie, un surhomme.

Mais voici que dans sa chambre, ne pouvant trouver le sommeil, il reprend la lecture de *Crime et Châtiment.*

« Il vit maintenant la triste aventure de Sonetchka, la misérable fille que Catherine, sa marâtre, frappe et voudrait prostituer, pour nourrir ses propres petits enfants, qui ont

faim. Il en arrive au passage où Sonetchka a cédé. Elle rentre avec trente roubles d'argent, les donne à Catherine, se couche sans dire un mot. Et la marâtre, bouleversée, devine le sacrifice et se jette à genoux au pied du lit et pleure avec Sonetchka.

» Michel rejette le livre, se lève, fait quelques pas dans sa chambre. Une émotion brutale l'a pris à la gorge et l'étouffe, un mélange de pitié, de colère, de révolte juvénile et généreuse, qui lui mouille les yeux et qu'il ne peut s'expliquer. »

La fissure lézarde déjà son orgueilleuse volonté de puissance, par où s'insinue en Michel l'envoûtement de l'humaine pitié. « Tu ne me chercherais pas si déjà tu ne m'avais trouvé » : tout au bout de lui-même, Michel Doutreval cherche le visage douloureux et fraternel des hommes et le découvre, dans un grand élan affectif. Il lui reste à prendre conscience de sa découverte et à s'apercevoir qu'elle l'engage sans retour sur une route qui l'effraie, mais qu'il se devra désormais de poursuivre jusqu'à son terme crucifiant. Dans sa nuit de feu, une grâce l'a touché, sans pourtant que le ciel prête une voix transcendante à l'appel d'une pitié encore simplement humaine. Et peut-être cela aussi plaide-t-il en faveur de l'homme — et de sa qualité intrinsèque — que sans le secours mystique, il puisse, à l'image d'une miséricorde plus haute, s'exhausser jusqu'à l'amour de son prochain.

Des images s'imposent à Michel, qui s'inscrivent dans la ligne de cette grâce. Par exemple, il ne peut oublier la prostituée que vient de châtrer Géraudin, « la triste créature culbutée, la tête en bas, les cheveux épars et rejetés en arrière, le visage aperçu d'en haut, dans un raccourci tragique, cette femme éventrée comme une bête, pendue à un croc d'abattoir, et qui racontait son histoire... »

Et voici qu'il éprouve le besoin impérieux de rendre visite à Jeanne Lacroix, la tuberculeuse du pavillon C. Il y va, et ne la trouve point : Jeanne Lacroix est morte la veille. Mais il voit dans le lit de camp, appuyée aux barreaux de fer, assise, le dos tourné à la porte, une toute jeune fille, immobile, dans

la grosse robe brune de l'hôpital, les mains allongées sur les draps ; elle regarde le ciel et ne se retourne pas. C'est ainsi que Michel aborde la créature qui prêtera un visage à sa pitié et la compagne de sa route : Evelyne Goyens.

Et il entre si peu de calcul dans son jeu, et tant de pureté, qu'il s'insurge de toute sa hauteur contre l'administrateur Beaujoin qui n'a pas manqué d'avertir Jean Doutreval des fréquentes visites que rend Michel à Evelyne les jours suivants.

Jean Doutreval, lui, ne prête d'abord à l'avertissement de Beaujoin qu'une oreille distraite. Il voit seulement dans cette idylle naissante un sentimentalisme candide. Il priera Michel de ne pas s'y attarder, lui rappelant qu'il est le fils Doutreval, à l'aube de sa carrière, et qu'il n'a pas à gaspiller son temps. « Résigne-toi, sois viril. Il y a dans le monde, Michel, un tas de gens qui sont là uniquement pour servir le progrès d'une élite. C'est la seule explication possible des choses. Aucune femme ne doit être pour toi plus qu'un outil... ou un passe-temps. Tu vas mettre fin à tout cela discrètement. C'est entendu?

— C'est entendu », murmure Michel. Et il sort du cabinet de son père, redescend dans le laboratoire. Mais il se crie à lui-même : « Lâche ! Lâche ! » Mais il se sent les joues chaudes de honte et de rage. Il a rougi d'Evelyne et du lien qui l'unit à elle. Qu'espérer de l'avenir si au premier choc il plie, s'il juge sa cause à ce point insoutenable qu'il n'ose pas même tenter de se légitimer. « Il doute, il n'est plus sûr de lui-même. Une souffrance sourde lui pèse sur le cœur, ce dégoût, ce remords empoisonné qui suit la première trahison. »

Mais qu'il revoie Evelyne, comme Pierre après le troisième chant du coq, et il ne dira pas comme Pierre : « En vérité, je ne la connais point. » Ses pas retourneront d'instinct, non sans lutte, vers son destin profond. Le rappel à l'ordre de Jean Doutreval se fait alors plus impérieux : « Tu changes. Tu as des mots nouveaux, des révoltes, des allures. Tu

verses dans la métaphysique, l'idéologie, la mascarade des beaux sentiments et des beaux gestes. »

Michel mène dès lors une existence douloureuse. « Il ne manque de rien, il vit au milieu de l'abondance. Mais au dehors, il connaît la misère, et la plus cruelle : celle qui frappe un être aimé. La sagesse, il voit bien où elle est. Il abandonne tout. Il compromet sa carrière, sa position, son avenir, il torture son père, il commet à tous les points de vue une folie telle qu'il n'ose l'avouer à personne. Il souffre de son idée fixe. Mais il sent aussi, confusément, que toute son existence en est transformée, qu'elle a pris un sens et qu'il en est grandi, comme tout ceux qui auront souffert pour l'équité. »

« La pitié ! Peut-être même pas l'amour ! Gâcher sa vie par pitié ! »

Le débat atteint l'acmé tragique où il faut, que de quelque manière, il se dénoue :

Michel sort de chez son père. Il trouve Mariette dans le couloir. Il devine qu'elle a dû écouter la dispute dans le corridor. Elle le retient par le bras. Il se dégage doucement. Il redit machinalement les mots de son père : « C'est fini... Laisse-moi... C'est fini. » Dans sa chambre, il rassemble, au hasard, des vêtements, du linge. Il coiffe son feutre gris, jette sur son épaule son imperméable, empoigne sa valise et sort. Il part pour Amiens, où Evelyne s'est retirée sur la pression de Jean Doutreval. Dans le train, « le front appuyé à la glace, il regarde sans le voir, fuir le paysage crépusculaire. Il s'absorbe dans sa rêverie amère, misérable conscience effrayée de son propre nihilisme, incapable d'aller jusqu'au bout de son égoïsme et s'accusant de lâcheté, ayant perdu jusqu'à la possibilité de distinguer le bien du mal. » Mais au terme de la route, une clarté dissipe ces ténèbres : le visage d'Evelyne retrouvée, dans une petite chambre d'Amiens.

Michel Doutreval est désormais « engagé ».

Le dos de Jean Doutreval se voûte sous le poids d'une solitude encore accrue par l'abandon du fils. Il lui avait

pourtant donné, à ce fils, une fière monture, qui se fût ri des obstacles. Mais Michel a passé par le chemin de Damas : une main plus forte que son orgueil l'a désarçonné pour le conduire vers la Cité où l'appelle sa mission.

N'importe, Jean Doutreval est encore aux yeux du public et de ses confrères, le Professeur Doutreval, l'éminent psychiatre. Il tâchera de puiser dans son génie créateur la force de passer outre, officiellement, à son amertume intime. Il a pour lui Groix et Regnoult, ses disciples intelligents et dociles. Avec leur concours efficient, il expérimente sur les aliénés sa méthode de convulsionthérapie. Il s'enferme dans la haute citadelle de la recherche scientifique ; il y est le maître souverain et incontesté, servi par des mains expertes dont son cerveau coordonne les activités.

Quelques ombres, pourtant, au tableau de sa probité.

C'est Groix qui a eu le premier l'idée de la curarisation ; c'est lui, Doutreval, qui signe de son seul nom le mémoire relatif à la découverte de son élève. Groix en est choqué, mais il ne souffle mot.

D'autre part, à une période d'engouement pour la nouvelle méthode, succède une levée de boucliers. Les rapports pleuvent d'un peu partout, qui signalent les dangers de la convulsionthérapie : ils mentionnent la fréquence des fractures consécutives à une contracture trop brutale. Groix suggère à son maître que l'instigateur de la méthode se devrait en conscience d'en signaler lui-même les dangers. Mais Doutreval se rebiffe. L'intransigeance de Groix lui cause une sourde irritation. Il s'en tire en Normand, demande à Regnoult qui a du style, d'enrober ces échecs dans de belles phrases où l'on fera mine de les reconnaître, objectivement, avec une feinte modestie ; mais le contexte mettra les fractures sur le compte d'une décalcification osseuse préexistante. Si la voix pourtant persiste à s'enfler, qui dénonce importunément les erreurs de Doutreval et sape sa renommée, quelques plumes vénales lui donneront une riposte monnayée. Mais Groix ne pourra supporter la duperie, et il rendra son tablier.

Le cercle de l'orgueil se resserre autour de Jean Doutreval et l'étouffe. Il s'en évade pourtant par le biais familial. Il trouve en Mariette et en Fabienne un ultime recours contre l'amertude qui le ronge.

Mais l'orgueil finit par corrompre cette fraîcheur et ruiner ce foyer.

Car voici, au bout du fil, la voix de Van der Bliek qui relance Jean Doutreval à Amsterdam pour l'informer de la difficile parturition de Mariette. Il faut choisir, pour l'intervention, entre Heubel et Géraudin. Heubel, c'est la sécurité assurée. Géraudin, c'est une main encore capable d'opérations étincelantes, mais qui parfois (une rumeur confuse le murmure), hésite et s'affole. Mais Géraudin, c'est aussi l'ami d'Olivier Guerran, le député ; et Doutreval a besoin de Guerran pour l'achèvement de la polyclinique qui assurera à sa carrière de psychiatre un couronnement prestigieux.

« Géraudin? Entendu », dit la voix lointaine de Van der Bliek.

Et cet homme qui lève la main, dans un geste pitoyable, pour calmer, à l'issue d'une conférence, les applaudissements de son auditoire hollandais, c'est Jean Doutreval ; il montre le petit papier gris d'un télégramme de France :

« Messieurs, je vous en prie... Ma fille est morte... »

Le père et le fils, si semblables au départ, les voici maintenant projetés aux antipodes l'un de l'autre, parce que chacun a choisi sa vie : celui-ci le dur calvaire de la pitié, celui-là les fastes meurtrissants de l'orgueil.

Il leur faut désormais aller jusqu'au bout.

Michel, marqué par l'emprise quasi mystique de Domberlé, est devenu médecin de quartier :

« Un homme qui trotte du matin au soir, qui a de gros soucis à propos de sa Citroën, qui renonce à une sortie pour un malade qui décline et aura peut-être besoin de lui, qui garde sur son carnet des tas de noms d'un tas de pauvres diables qu'il a soignés et qui ne le paieront plus et qu'il soignera encore en ayant l'air d'avoir oublié comme eux. Un disciple de

Domberlé, un homme qui sème la vérité, fait quitter aux Letilleul le cabaret où ils gâchaient leur vie familiale, trouve une place à la campagne pour une gamine tuberculeuse, décide les Lansefeld à employer moins de femmes dans leur fabrique, à remplacer leur pouponnière par une prime à la mère au foyer, et qui porte tout au long de sa vie le fardeau des autres, à qui l'on vient confier toutes ses tares, les adultères, les syphilis, les avortements, les assassinats, parce qu'il est médecin, parce qu'il peut donc se charger de toutes les misères et de toutes les fautes dont nous nous allégeons sur lui sans hésiter, sans mesurer, un homme qui sacrifie chaque semaine un après-midi pour rien auprès de Borghère et de Daudenaerde, simplement parce qu'ils vont mourir, qui réconforte une fille-mère, boit à l'occasion un bol de soupe avec l'ouvrier pour ne pas le blesser, passe une nuit auprès d'une femme en couches, fait l'infirmier, donne des bains, éclabousse son meilleur complet, et quand on lui demande combien on lui doit, peut répondre avec une fierté secrète :

« Une visite, Wilder, quinze francs. »

Un autre homme devrait alors le voir dans cette activité, pour y puiser un regain de force. Un homme voûté, très las, pesant sur sa canne, traînant sa jambe cassée, s'en allant à petits pas, suivi d'un vieux coq aux plumes pendantes, le long des allées d'un jardin triste et dépouillé : son père, Jean Doutreval.

Il a fini par apprendre la liaison de Fabienne avec Olivier Guerran. Il est pareil à une bête blessée, folle de douleur. Cette solitude, pourtant, est son œuvre. L'orgueil lui a fait perdre Michel. Puis Mariette. Maintenant, c'est Fabienne. Jean Doutreval essaie néanmoins de faire front. Il ne faut pas que l'on devine sa lassitude. Il ne faut pas qu'il ait l'air d'un vaincu.

« Il n'y a rien ! lui crie la raison furieuse. Il n'y a que toi, toi seul ! Rien ne compte sur la terre que ta volonté de puissance à satisfaire, le seul souci de toi. Tu le sais bien, qu'il n'y a que le néant hors de toi et après toi. » Mais Doutreval

ne va pas plus loin. Il en est incapable. Quelque chose en lui s'y refuse. « Il capitule, il cède à la tendresse humaine, au besoin d'aimer, à la pitié, à un instinct qui le dépasse et domine sa raison. »

« Il s'aperçoit alors, pour la première fois, de cette chose étonnante, consolante, que bien peu d'hommes ont pu vivre un athéisme total, aller jusqu'aux extrêmes conséquences du nihilisme. » Et il évoque, sous cette emprise souveraine de la pitié, le geste d'un philosophe génial qui, après avoir culbuté toutes les idoles, embrassait, par les rues de Turin, au seuil de la démence, un vieux cheval de fiacre subissant, résigné, l'averse de coups de fouet d'un cocher ivre : il faut croire que l'Antéchrist aussi gémit sous une croix, pour que Nietszche ait défailli sous la sienne, à l'exemple de l'homme-Dieu du Golgotha.

« Tu as choisi la meilleure part », dira Jean Doutreval à Michel, quand la mobilisation les aura réunis à Paris. « Qu'on puisse accepter de se perdre, et gagner à se perdre, voilà la seule chose qui pourrait m'amener à croire. »

Entre les deux cités dont parle Augustin, voici que le combat s'apaise enfin. L'une est ruinée, l'autre achève de se bâtir.

Et les mains pieuses du fils s'emploient à redresser la cité du père.

BERNARD RIEUX

Nous voyons très nettement par où pèche le choix que nous avons fait du docteur Rieux, de *la Peste*, comme troisième volet de notre triptyque romanesque. De toute évidence, sa qualité de médecin n'est ici qu'un vêtement allégorique sous lequel se déguise une personnalité plus profonde. Nous parlons de déguisement, car il fallait un travesti pour le personnage central de cette tragédie, qui en est aussi le narrateur.

Mais c'est assez mal définir son rôle que de dire de Rieux qu'il est ici le personnage central. Bien plutôt, il assume une liaison efficiente entre des actions diverses, d'abord isolées, puis fondues ensemble au feu de la peste, lequel rend les acteurs, contre leur gré et leurs habitudes, solidaires dans une commune épreuve.

Avant d'en donner quelque idée précise, peut-être convient-il de définir brièvement l'esprit d'un tel ouvrage, et son intention profonde.

M. Albert Camus s'est-il souvenu, en écrivant *la Peste*, d'une curieuse chronique consacrée par Daniel de Foë à des événements identiques — et que voulait traduire Marcel Schwob — sous le titre *the Plag of London*? On incline à le croire, sur le vu de la citation, empruntée précisément à Daniel de Foë, que M. Camus a mise en épigraphe de son livre :

« Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas. »

Mais, de toute façon, cet emprunt nous importe peu. La chronique n'est ici qu'une commodité littéraire, le trem-

plin d'un envol qui dépasse à grands coups d'ailes le prétexte de l'événement et du récit. Au vrai, il paraît s'agir d'une parabole où l'image, d'ailleurs très intéressante en soi, ne serait que la clef fictive d'un monde hélas trop réel.

Nous disons : hélas ! à dessein, accolant cette exclamation à la réalité du monde contemporain.

Car l'œuvre de M. Albert Camus — et nous ne pensons pas seulement à *la Peste* — n'est en somme qu'un effort sincère et courageux pour tâcher à restreindre précisément l'immense amertume contemporaine. Et nous ne croyons pas trahir la pensée fondamentale de l'écrivain en disant que *la Peste* représente, sur le plan romanesque, une réponse proprement camusienne à un problème dont *le Mythe de Sisyphe* avait énoncé les données philosophiques.

Le roseau pensant est déjà bien ennuyé de se sentir écrasé par l'univers : il en demande le remède, sinon la raison ; à quoi nous reconnaissons que c'est un roseau français. Et Sisyphe, fatigué de rouler mille fois son rocher — et mille fois vainement — cherche dans ce labeur désespéré, à défaut de sa signification, un soutien qui le puisse épauler jusqu'au sommet de la montagne, même s'il a conscience que l'altitude où il parviendra finalement ne lui réserve que la perspective des plaines immensément vides de la mort. L'originalité de M. Camus est de dire à Sisyphe qu'il ne trouvera ce soutien qu'en lui-même et dans l'épaulement de ceux qui roulent la pierre avec lui, fussent-ils ses frères ennemis.

Déjà le curieux et attachant roman qu'était *l'Etranger* nous avait renseignés sur la direction de cet effort. Et *Noces* tirait son enchantement beaucoup moins d'un verbe prestigieux que d'une chaleur humaine d'autant plus étonnante que l'homme y était implacablement dépouillé de ses derniers haillons d'espoir ; M. Camus réussissait, singulièrement dans les brûlantes pages de *l'Eté à Alger*, la gageure d'une lucidité qui atteindrait au lyrisme à force de se méfier du lyrisme.

On aurait tort de penser que nous avons cédé, dans l'importance que nous attachons à *la Peste*, à un engouement grégaire

pour certaine philosophie déliquescente qui sévit au Café de Flore : notre oreille, pourtant habituée aux atroces néologismes du jargon médical, se refuse à trouver agréable le dysphonique « existentialisme ».

Mais il nous a semblé que dans le concert de notes sombres qui gémissent sous tant d'archets désespérés, l'une au moins s'essayait à une altitude plus sereine, et que l'artiste dont elle émanait, s'il était aussi désespéré que les autres, nous livrait pleinement son âme, dans un *lamento* infiniment plus authentique. Même, il nous faut marquer ici que cet artiste a presque mis son point d'honneur à ne tirer de sa partition aucun effet facile, la dépouillant comme avec scrupule de toute vibration parasite.

« Etant appelé à témoigner à l'occasion d'une sorte de crime, il (le narrateur) a gardé une certaine réserve, comme il convient à un témoin de bonne volonté... Mais en même temps, selon la loi d'un cœur honnête, il a pris délibérément le parti de la victime et a voulu rejoindre les hommes, ses concitoyens, dans les seules certitudes qu'ils aient en commun et qui sont l'amour, la souffrance et l'exil. »

Dût-on ne pas aimer *la Peste*, on ne peut guère rester insensible à sa foncière honnêteté.

Enfin — et nous rejoignons ici notre propos initial — il manquerait quelque chose à notre jugement sur cet ouvrage si nous nous contentions d'y souligner une réponse au *Mythe de Sisyphe*.

Depuis la parution du *Mythe* le même problème demeure, mais avec *la Peste* il a plongé ses racines singulières plus avant dans la collectivité humaine. S'il y a ici une concession, c'est celle qu'Albert Camus a consentie à l'actualité. Mais c'est, à vrai dire, à peine une concession, tant l'écrivain a pris soin de transposer les mille soucis de l'homme 1947 dans le registre d'un désespoir qui n'a plus de date, car il transcende éternellement les contingences actuelles. Il est intéressant de noter que pour mener à bien cette transposition, le romancier a cru bon de prêter à Bernard Rieux le rôle d'un médecin.

Ainsi M. Camus nous aide-t-il un peu à justifier la tricherie du choix que nous avons fait du docteur Rieux pour le placer dans notre galerie de portraits.

Donc, le matin du 16 avril 194..., le docteur Bernard Rieux sort de son cabinet et bute sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarte la bête sans y prendre garde et descend l'escalier. Mais arrivé dans la rue, la pensée lui vient que ce rat n'est pas à sa place, et il retourne sur ses pas pour avertir le concierge.

Le soir même, dans le couloir de l'immeuble, il cherche ses clefs avant de monter chez lui, lorsqu'il voit surgir, du fond obscur du corridor, un gros rat à la démarche incertaine et au pelage mouillé. La bête s'arrête, semble chercher un équilibre, prend sa course vers le docteur, s'arrête encore, tourne sur elle-même avec un petit cri et tombe enfin en rejetant le sang par les babines entrouvertes.

Tels sont, indiqués dès l'abord, les prodrômes du fléau. Le mot de *peste* n'est prononcé que beaucoup plus tard, quand les pouvoirs publics auront fini par s'émouvoir de cette pullulation insolite de rats.

On nous montre l'installation progressive du mal dans la ville d'Oran, qu'on prend soin de nous décrire comme « une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne ». La rumeur publique s'enfle, se fait inquiète, compte les morts, et le souci qu'ont les agences d'information et les autorités de la rassurer ne la trouve qu'à demi crédule. Et de jour en jour, la situation s'aggrave : le nombre des rongeurs ramassés par les rues va croissant, la courbe des décès monte comme un graphique de fièvre.

Et Rieux hésite longtemps, quant à lui, à nommer le mal, mais, en conscience, il téléphone au service communal de dératisation et tient le préfet au courant de ses constatations et investigations personnelles.

La première victime est le vieux Michel. Rieux, arrêtant sa voiture devant son immeuble, aperçoit le concierge qui avance péniblement, la tête penchée, bras et jambes écartés,

dans une attitude de pantin. Le vieil homme tient le bras d'un prêtre que le docteur reconnaît. Il les attend. Le vieux Michel a les yeux brillants et la respiration sifflante. Il ne se sentait pas très bien et a voulu prendre l'air. Mais des douleurs vives au cou, aux aisselles et aux aînes l'ont forcé à revenir et à demander l'aide du Père Paneloux. « Ce sont des grosseurs, dit-il, j'ai dû faire un effort. » Le bras hors de la portière, le docteur promène son doigt à la base du cou que Michel lui tend ; une sorte de nœud de bois s'y est formé.

« Couchez-vous, prenez votre température, je viendrai vous voir cet après-midi. »

Le lendemain, la fièvre est tombée à 38°. Mais à midi, elle monte d'un seul coup à 40°, le malade délire sans arrêt et les vomissements reprennent. Les ganglions du cou sont douloureux au toucher et le concierge semble vouloir tenir sa tête le plus possible éloignée du corps. Sa femme est assise au pied du lit, les mains sur la couverture, tenant doucement les pieds du malade. Elle regarde Rieux.

« Ecoutez, dit celui-ci, il faut l'isoler et tenter un traitement d'exception. Je téléphone à l'hôpital et nous le transporterons en ambulance. »

Deux heures après, dans l'ambulance, le docteur et sa femme se penchent sur le malade. De sa bouche tapissée de fongosités, des bribes de mots sortent : « Les rats », dit-il. Verdâtre, les lèvres cireuses, les paupières plombées, le souffle saccadé et court, écartelé par les ganglions, tassé au fond de sa couchette comme s'il voulait la refermer sur lui, ou comme si quelque chose venue du fond de la terre l'appelait sans répit, le concierge étouffe sous une pesée invisible. La femme pleure.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir, docteur?

— Il est mort, dit Rieux.

« La mort du concierge, note le chroniqueur, marqua la fin de cette période remplie de signes déconcertants, et le début d'une autre, relativement plus difficile, où la surprise des premiers temps se transforma peu à peu en panique.

Nos concitoyens, ils s'en rendaient compte désormais, n'avaient jamais pensé que notre petite ville pût être un lieu particulièrement désigné pour que les rats y meurent au soleil et que les concierges y périssent de maladies bizarres. De ce point de vue, ils se trouvaient en somme dans l'erreur et leurs idées étaient à réviser. Si tout s'était arrêté là, les habitudes sans doute l'eussent emporté. Mais d'autres parmi nos concitoyens, et qui n'étaient pas toujours concierges ni pauvres, durent suivre la route sur laquelle M. Michel s'était engagé le premier. C'est à partir de ce moment que la peur, et la réflexion avec elle, commencèrent. »

On nous montre alors comment l'ombre s'étend sur la cité et assombrit le front des habitants, les contraignant à un repli sur eux-mêmes. Ces hommes, ces femmes et ces enfants, hier encore libres, tout à leurs soucis, à leurs habitudes et à leurs passions particuliers, sentent avec une acuité de plus en plus vive que la peste les rive à une commune chaîne et que la ville les garde prisonniers. Ils courbent ensemble la tête sous un orage qui dépasse en maléfices l'inclémence ordinaire du temps. Jusqu'ici, comme le docteur Rieux lui-même, ils n'arrivaient pas « à croire que la peste pût s'installer vraiment dans une ville où l'on pouvait trouver des fonctionnaires modestes qui cultivaient d'honorables manies. »

Et puisqu'il s'agit de Rieux, « sa réaction, dit-il, fut avec des nuances celle de ses concitoyens. Les fléaux, en effet, sont une chose commune, mais on croit officiellement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête... Nos concitoyens étaient à cet égard comme tout le monde. Ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit, ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours, et de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions. Nos concitoyens n'étaient pas plus coupables que d'autres, ils oubliaient d'être modestes, voilà tout, et ils

pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles. Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient des voyages et ils avaient des opinions. Comment auraient-ils pensé à la peste qui supprime l'avenir, les déplacements et les discussions? Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux. Et même après que le docteur Rieux eût reconnu devant son ami qu'une poignée de malades dispersés venaient, sans avertissement, de mourir de la peste, le danger demeurait irréel pour lui. Simplement, quand on est médecin, on s'est fait une idée de la douleur et on a un peu plus d'imagination. »

Mais, à la vérité, Rieux s'impatientait. « Il se laissait aller et il ne le fallait pas. Quelques cas ne font pas une épidémie et il suffit de prendre des précautions. Il fallait s'en tenir à ce qu'on savait, la stupeur et la prostration, les yeux rouges, la bouche sale, les maux de tête, les bubons, la soif terrible, le délire, les taches sur le corps, l'écartèlement intérieur... »

Si pourtant Castel lui dit : « Allons, Rieux, vous savez aussi bien que moi ce que c'est. » — « Oui, Castel, répond-il, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste. »

« Le docteur Rieux regardait toujours par la fenêtre. D'un côté de la vitre, le ciel frais du printemps, et de l'autre côté, le mot qui résonnait encore dans la pièce : la peste... Mais quoi, tout cela pouvait s'arrêter. Ce qu'il fallait faire, c'était reconnaître clairement ce qui devait être reconnu, chasser enfin les ombres inutiles et prendre les mesures qui convenaient... Le docteur ouvrit la fenêtre et le bruit de la ville s'enfla d'un coup. D'un atelier voisin montait le sifflement bref et répété d'une scie mécanique. Rieux se secoua. Là était la certitude, dans le travail de tous les jours. Le reste tenait à des fils et à des mouvements insignifiants, on ne pouvait s'y arrêter. L'essentiel était de bien faire son métier. »

Rieux n'est pas pour autant à l'abri de la fatigue et du doute. Parfois, au cours de son travail, il sent croître le petit vertige qui le prend chaque fois qu'il pense à la peste. Jamais il n'a trouvé son métier aussi lourd. Jusque là, les malades lui facilitaient la tâche, se donnaient à lui. Pour la première fois, il les sent réticents, réfugiés au fond de leur maladie avec une sorte d'étonnement méfiant. C'est une lutte à laquelle il n'est pas encore habitué.

Mais déjà se dessine sa prise de position, son attitude de combat. Il n'aborde pas la lutte toutes griffes dehors ; pas davantage avec la résignation inerte qu'on a coutume d'opposer à un destin aveugle. Simplement il est, lui Rieux, celui qui tend au *fatum*, par le simple exercice de ses fonctions professionnelles — singulièrement par le jeu des mesures prophylactiques et préventives — les infimes embûches de son art, qui feront peut-être trébucher le monstre. Ce n'est pas qu'il fonde une grande espérance sur leur efficacité. La peste le trouve sans illusion. Même, c'est à peine si l'on peut dire qu'il a un masque de lutteur. Il lutte parce que le rôle d'un médecin en face de la peste est de se battre contre elle. Pratiquement, il se bat avec des armes dérisoires : l'isolement, le vaccin, l'incision des bubons ; mais il s'en sert avec opiniâtreté. En deçà de l'atroce raison qui lui en montre toute l'inutilité, ses mains accomplissent les gestes rituels requis par les circonstances.

La peste écartèle la ville entre deux exigences, que le chroniqueur nomme d'une part « l'abstraction de la peste » et d'autre part « le bonheur ». Tout son humanisme incline Rieux à satisfaire à la seconde. Mais officiellement, il s'installe au cœur de l'abstraction, pour la ruiner de son mieux, au nom du bonheur. En un sens, il serait le contraire d'un humaniste, si l'on entendait par humanisme une primauté du bonheur et sa préséance sur l'abstraction.

On le voit bien lorsque le journaliste Rambert, bloqué par la peste dans la ville, cherche à en sortir par tous les moyens, pour rejoindre les siens. Rambert sollicite l'appui de

Rieux dans ses démarches. Rieux proteste de son impuissance. Alors Rambert se fâche : « Cela vous est égal. Vous n'avez pensé à personne. Vous n'avez pas tenu compte de ceux qui étaient séparés. » Rieux reconnaît que cela est vrai, mais il n'a pas voulu en tenir compte. — « Ah ! je vois, dit Rambert, vous allez parler du service public. Mais le bien public est fait du bonheur de chacun.

— Allons, dit Rieux, il y a cela et il y a autre chose. Il ne faut pas juger. Si vous pouvez vous tirer de cette affaire, j'en serai profondément heureux. Simplement il y a des choses que ma fonction m'interdit. »

« Le journaliste, dit le chroniqueur, avait raison dans son impatience de bonheur. Mais avait-il raison quand il accusait Rieux? « Vous vivez dans l'abstraction. » Etait-ce vraiment l'abstraction que ces journées passées dans un hôpital où la peste mettait les bouchées doubles, portant à cinq cents le nombre moyen des victimes par semaine? Oui, il y avait dans le malheur une part d'abstraction et d'irréalité. Mais quand l'abstraction se met à vous tuer, il faut bien s'occuper de l'abstraction. Et Rieux savait seulement que ce n'était pas le plus facile. Ce n'était pas facile, par exemple, de diriger cet hôpital auxiliaire dont il était chargé. Il avait fait aménager dans une pièce, donnant sur la salle de consultation, une chambre de réception. Le sol creusé formait un lac d'eau crésylée au centre duquel se trouvait un îlot de briques. Le malade était transporté sur son île, déshabillé rapidement et ses vêtements tombaient dans l'eau. Lavé, séché, recouvert de la chemise rugueuse de l'hôpital, il passait aux mains de Rieux, puis on le transportait dans l'une des deux salles. On avait été obligé d'utiliser les préaux d'une école qui contenait maintenant, et en tout, cinq cents lits dont la presque totalité était occupée. Après la réception du matin qu'il dirigeait lui-même, les malades vaccinés, les bubons incisés, Rieux vérifiait encore les statistiques et retournait à ses consultations de l'après-midi. Dans la soirée enfin, il faisait ses visites et rentrait tard dans la nuit. »

« Pitié, docteur ! disait Mme Loret... Que signifiait-cela? Bien entendu, il avait pitié. Mais cela ne faisait avancer personne. Il fallait téléphoner. Bientôt le timbre de l'ambulance résonnait. Les voisins, au début, ouvraient leurs fenêtres et regardaient. Plus tard, ils les fermaient avec précipitation. Alors commençaient les luttes, les larmes, la persuasion, l'abstraction en somme. »

« Et dans les commencements, tous les soirs furent comme ce soir où, entré chez Mme Loret, dans un petit appartement décoré d'éventails et de fleurs artificielles, il fut reçu par la mère qui lui dit avec un sourire mal dessiné :

— J'espère bien que ce n'est pas la fièvre dont tout le monde parle.

» Et lui, relevant drap et chemise, contemplait en silence les taches rouges sur le ventre et les cuisses, l'enflure des ganglions. La mère regardait entre les jambes de sa fille et criait sans pouvoir se dominer. Tous les soirs, des mères hurlaient ainsi, avec un air abstrait, devant des ventres offerts avec tous leurs signes mortels, tous les soirs des bras s'agrippaient à ceux de Rieux, des paroles inutiles, des promesses et des pleurs se précipitaient, tous les soirs des timbres d'ambulance déclenchaient des crises aussi vaines que toute douleur. Et au bout de cette longue suite de soirs toujours semblables, Rieux ne pouvait espérer rien d'autre qu'une longue suite de scènes pareilles, indéfiniment renouvelées.

» Il put ainsi suivre cette espèce de lutte morne entre le bonheur de chaque homme et les abstractions de la peste. »

Mais là où les uns voient l'abstraction, d'autres voient la vérité.

« Mes frères, dit le Père Paneloux dans un prêche qui fait quelque bruit dans la ville, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité. »

Jamais plus qu'aujourd'hui le Père Paneloux n'a senti le secours divin et l'espérance chrétienne qui sont offerts à tous. Mais Rieux se refuse à envisager, encore moins à accepter, la transcendance chrétienne de la douleur.

— Que pensez-vous du sermon de Paneloux? lui demande Tarrou.

— J'ai trop vécu dans les hôpitaux, répond Rieux, pour aimer l'idée d'une punition collective.

— Vous pensez pourtant, comme Paneloux, que la peste a sa bienfaisance, qu'elle ouvre les yeux, qu'elle force à penser.

Rieux secoue la tête avec impatience :

— Comme toutes les maladies du monde. Mais ce qui est vrai des maux de ce monde est vrai aussi de la peste. Cela peut servir à grandir quelques-uns. Cependant, quand on voit la misère et la douleur qu'elle apporte, il faut être fou, aveugle ou lâche pour se résigner à la peste.

— Croyez-vous en Dieu, docteur?

— Non, mais qu'est-ce que cela veut dire? Je suis dans la nuit et j'essaie d'y voir clair. Il y a longtemps que j'ai cessé de trouver cela original.

— N'est-ce pas ce qui vous sépare de Paneloux?

— Je ne crois pas. Paneloux est un homme d'études. Il n'a pas assez vu mourir et c'est pourquoi il parle au nom d'une vérité. Mais le moindre prêtre de campagne qui administre ses paroissiens et qui a entendu la respiration d'un mourant pense comme moi. Il soignerait la misère avant de vouloir en démontrer l'excellence.

— Pourquoi, poursuit Tarrou, montrez-vous tant de dévouement puisque vous ne croyez pas en Dieu?

Sans sortir de l'ombre, Rieux dit qu'il a déjà répondu, que s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin. Pour lui, en cela du moins, il pense être sur le chemin de la vérité en luttant contre la création.

— Ah ! dit Tarrou. C'est donc l'idée que vous vous faites de votre métier?

— A peu près, répond Rieux... Pour le moment, il y a des malades et il faut les guérir. Ensuite, ils réfléchiront et

moi aussi. Mais le plus pressé est de les guérir. Je les défends comme je peux, voilà tout.

— Contre qui?

— Je n'en sais rien, Tarrou, je vous jure que je n'en sais rien. Simplement, je ne me suis toujours pas habitué à voir mourir. Je ne sais rien de plus... Allons, Tarrou, qu'est-ce qui vous pousse à vous occuper de cela?

— Ma morale, peut-être.

— Et laquelle?

— La compréhension.

Et dans le prolongement direct de ce dialogue, il y a la conversation de Rieux avec Rambert et Tarrou.

— Vous avez raison, Rambert, et pour rien au monde je ne voudrais vous détourner de ce que vous allez faire, et qui me paraît juste et bon. Mais il faut cependant que je vous le dise : il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté. C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté.

— Qu'est-ce que l'honnêteté?

— Je ne sais pas ce qu'elle est en général. Mais dans mon cas je sais qu'elle consiste à faire mon métier.

C'est bien là en effet le seul motif qui puisse justifier chez Rieux un tel refus de la condition humaine, doublé du refus de chercher ailleurs que dans l'homme un remède à son mal. Rieux n'accepte pas le monde, mais il n'accepte pas davantage de le peupler de dieux secourables qui se substitueraient à l'homme.

Un tel durcissement de sa pitié personnelle au nom même de la pitié collective, Rieux en paie lourdement la rançon.

« Sa sensibilité lui échappait. Nouée la plupart du temps, durcie et desséchée, elle crevait de loin en loin et l'abandonnait à des émotions dont il n'avait plus la maîtrise. Sa seule défense était de resserrer le nœud qui s'était formé en lui. Il savait bien que c'était la seule manière de continuer... Découvrir, voir, décrire, enregistrer, puis condamner, c'était sa tâche. Des épouses lui prenaient le poignet et hurlaient...

Cela ne pouvait s'appeler un métier d'homme, bien entendu. Ah ! il était bien vrai que les hommes ne pouvaient se passer des hommes, qu'il était aussi démuni que ces malheureux et qu'il méritait ce même tremblement de pitié qu'il laissait grandir en lui lorsqu'il les avait quittés. »

Ce tremblement, nous allons le voir s'exacerber au chevet d'un enfant et retrouver chez Rieux des accents pareils à ceux que Georges Duhamel a trouvés dans son *Thrène pour une petite fille.*

Voici, dans une salle de l'hôpital, autour du lit du fils Othon, le père et la mère du mourant, Rieux, Castel, Tarrou et le Père Paneloux. Ils suivent sur les traits de l'enfant la marche d'un mal inexorable, contre quoi ils ne peuvent rien qu'attendre.

« Ils avaient déjà vu mourir des enfants, puisque la terreur, depuis des mois, ne choisissait pas, mais ils n'avaient jamais encore suivi leurs souffrances minute après minute, comme ils le faisaient depuis le matin. Et bien entendu, la douleur infligée à ces innocents n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'elle était en vérité, c'est-à-dire un scandale. Mais jusque-là du moins, ils se scandalisaient abstraitement, en quelque sorte. »

Alors, devant Paneloux en prières, Rieux, ivre de fatigue et de dégoût, dit :

— Il faut que je m'en aille. Je ne peux plus les supporter.

Et à Paneloux qui le retient par le bras :

— Ah ! celui-là au moins était innocent, vous le savez bien.

Alors, comme Rieux est allé s'asseoir sur un banc, une voix dit derrière lui :

— Pourquoi m'avoir parlé avec cette colère? Pour moi aussi ce spectacle était insupportable.

Rieux se retourne vers Paneloux :

— C'est vrai, dit-il, pardonnez-moi. Mais la fatigue est une folie. Et il y a des heures dans cette ville où je me sens plus que ma révolte.

— Je comprends, murmure Paneloux. Cela est révoltant parce que cela passe notre mesure. Mais peut-être devons-nous aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre.

Rieux se redresse d'un seul coup. Il regarde Paneloux avec toute la force et la passion dont il est capable, et secoue la tête.

— Non, mon Père, dit-il. Je me fais une autre idée de l'amour. Et je refuserai jusqu'à ma mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés.

— Ah ! docteur, fait Paneloux avec tristesse. Je viens de comprendre ce qu'on appelle la grâce.

— C'est ce que je n'ai pas, je le sais. Mais je ne veux pas discuter de cela avec vous. Nous travaillons ensemble pour quelque chose qui nous réunit au delà des blasphèmes et des prières. Cela seul est important.

— Oui, dit Paneloux, oui, vous aussi vous travaillez pour le salut de l'homme.

— Le salut de l'homme est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse d'abord.

Rieux s'en va.

— Pardonnez-moi encore, dit-il. Cet éclat ne se renouvellera plus.

Paneloux tend sa main et dit avec tristesse :

— Et pourtant, je ne vous ai pas convaincu !

— Qu'est-ce que cela fait? dit Rieux. Ce que je hais, c'est la mort et le mal, vous le savez bien. Et que vous le vouliez ou non, nous sommes ensemble pour les souffrir et les combattre.

Rieux retient la main de Paneloux.

— Vous voyez, dit-il en évitant de le regarder. Dieu lui-même ne peut maintenant nous séparer.

Pour nous, qui nous sommes surtout attachés à connaître Rieux, nous en savons maintenant l'essentiel.

Désormais, il nous importe peu d'apprendre que la peste va piétiner sur place ; que, on ne sait trop pourquoi, le gra-

phique des décès va s'étaler en palier, puis décroître ; que les vaccins vont avoir soudain une apparente efficacité...

Pourtant, nous suivrons encore Rieux, en deçà de son labeur irrespirable, dans l'heure qu'il accorde un soir à Tarrou, et qui est l'heure de l'amitié. Mais, au creux même de ce repliement, Rieux n'abandonne rien de son vouloir.

— Peut-on être un saint sans Dieu, dit Tarrou, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui.

A quoi Rieux répond :

— Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme.

Ce souci de stricte humanité, Rieux l'avait déjà montré lorsqu'il déclarait, touchant le dévouement des formations sanitaires : « Cela est bien. Mais on ne félicite pas un instituteur d'enseigner que deux et deux font quatre. Et la question n'est pas de savoir quelle est la récompense ou la punition qui attend ce raisonnement. La question est de savoir si deux et deux, oui ou non, font quatre. »

Enfin, la peste ménage à Rieux une ultime épreuve : dans son reflux, elle trouve encore la force d'arracher Tarrou à son amitié :

« ... Et à la fin, ce furent bien les larmes de l'impuissance qui empêchèrent Rieux de voir Tarrou se tourner brusquement contre le mur et expirer dans une plainte creuse, comme si quelque part en lui une corde essentielle s'était rompue.

» Le docteur ne savait pas si, pour finir, Tarrou avait retrouvé la paix, mais dans ce moment du moins, il croyait savoir qu'il n'y aurait plus de paix possible pour lui-même, pas plus qu'il n'y a d'armistice pour la mère amputée de son fils et pour l'homme qui ensevelit son ami.

» ... Mais lui, Rieux, qu'avait-il gagné? Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste et de la vie, c'était la connaissance et la mémoire.

» ... Et il savait que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le

témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que sans doute devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins. »

DEUXIÈME PARTIE

Il serait trop aisé, ayant analysé quatre caractères, de les opposer par leurs dissemblances et de les conjoindre par ce qu'ils offrent apparemment de commun. Nous poserions alors au spectateur pur, entendant par là un regard assez froid pour ne s'échauffer pas au spectacle des passions qu'il observe, et assez vaste pour embrasser, sans entorse à la logique, le champ des humaines contradictions.

« Nous avons grand tort, dit Vauvenargues, de regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre et comme une énigme ; c'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses. Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer, sont des charlatans de morale. Il n'y a point de contradiction dans la nature. » Et déjà, du fond des temps, Krishna proclamait : « Les hommes contemplent les distinctions, parce qu'ils sont stupéfiés par l'ignorance. »

Mais à ce jeu, notre jugement serait contraint de s'exhausser au plan d'une transcendance arbitrale. Or, il nous paraît que la démarche humaniste se définit précisément par le souci de descendre de ce plan jusqu'à la zone pragmatique de l'action.

Le promeneur rêvant sur la fourmilière qu'il vient d'écraser du talon peut bien gloser à l'infini sur la vie des fourmis ;

la fourmi ne s'en soucie guère, qui continue de porter ses larves par les galeries effondrées. Pour nous, nous ne prétendons à rien d'autre qu'à un jugement de fourmi. Quant au reste, il y faudrait joindre, à l'expérience d'un homme rassis, l'ingénuité d'un enfant.

Nous tâcherons donc de dégager de caractères complexes une vue assez simple pour nous faire quelque idée de l'humanisme médical, prenant soin d'avertir que cette idée ne vaut que pour eux, et qu'elle n'engage en aucune manière notre sentiment personnel.

Cela peut tenir en quelques propositions.

I. — *LE FONDEMENT HUMANISTE*

Une fois décantées nos impressions de lecture, le sentiment le plus superficiel qui nous demeure d'Antoine Thibault, de Jean et Michel Doutreval, et du docteur Rieux, est fait d'une certaine diversité.

Que si nous les réduisons à une équation, nous laisserons échapper cette frange de trouble qui les rend précisément irréductibles à toute formule et par quoi leur personnalité s'atteste au regard en même temps qu'elle s'y dérobe.

A peine pouvons-nous dire très grossièrement d'Antoine qu'il est un homme d'action désespéré ; de Jean Doutreval qu'il oppose à l'humilité efficiente de Michel la stérilité de l'orgueil de soi ; de Bernard Rieux qu'il est l'homme de la lutte contre l'abstraction. Et dussions-nous leur reconnaître une certaine communauté de pensée — par exemple un commun athéisme — une telle communauté ne saurait être qu'incidente, presque accidentelle : il y sont venus (ou ils s'en écartent) par des chemins très différents.

Il est pourtant possible de discerner, sous cette diversité de surface, une profonde unité : nous la désignerons, de la manière la plus générale, comme une certaine attitude en face de la condition humaine.

Pour Antoine Thibault, nous avons déjà marqué les deux pôles de son oscillation : action et méditation, le second n'entrant en jeu que lorsque le premier a cessé d'exercer son attraction, par l'accident d'une brisure organique. Valéry parlerait d'un « pessimisme tout contredit d'activités » ; mais c'est ici, en quelque sorte, un pessimisme second, si l'on veut inconscient : il ne transparaît au travers de l'activité que lorsque celle-ci a desserré la densité de sa trame. Soulignons également chez Antoine le peu de part que prend l'affectivité dans le déterminisme pragmatique.

Chez le docteur Rieux, le pessimisme précède l'action. Rieux est un homme qui n'accepte pas la condition humaine. Il la juge avec une effroyable lucidité, mais il refuse d'en prendre son parti. Et ici, son désespoir actif se nourrit presque entièrement par des racines affectives.

Quant à Michel et à Jean Doutreval, ils ont en commun une volonté de puissance. Jean Doutreval use de la sienne comme d'un instrument nietzschéen, pour briser les idoles fragiles des certitudes humaines et leur substituer le culte orgueilleux de son moi. Michel, lui, évolue dans un monde jonché des mêmes débris de certitudes, mais ses mains pitoyables y découvrent encore un visage assez émouvant pour y puiser au moins la joie de construire et de créer. Il n'a pas, pour le soutenir dans son effort, les mêmes raisons que Domberlé. Il n'en ménage pas moins, dans l'absolu de son incroyance, une marge de foi relative, et dans une désespérance sans limites un champ d'espoir limité.

Une certaine unité intérieure de l'homme, à quoi se plie sa diversité extérieure : tel nous paraît être le fondement premier du concept humaniste.

Le second fondement gît sans doute dans la primauté de l'homme.

Peut-être nous eût-il fallu, pour un exposé plus rigoureux, envisager ici un cinquième personnage ; nous voulons dire le personnage d'un roman qui, à notre connaissance, n'a pas été écrit : le roman d'un médecin catholique. Mais ajoutons

très vite qu'il ne faut pas trop le regretter. Ce n'eût été, pensons-nous, qu'une « fausse fenêtre pour la symétrie ». Sans doute le romancier eût-il prêté à son héros un comportement très différent de celui d'Antoine et de Rieux par exemple. Mais de quoi se fût-il agi, sinon de l'homme, dont Gide a dit qu'il est « responsable de Dieu »? Car s'il est pour un chrétien un mystère émouvant entre tous, c'est bien celui d'une Incarnation par où le ciel lui-même a pris soin d'attester la primauté de l'homme. C'est au nom du bonheur de l'homme que Rieux lutte contre la peste ; au nom de sa santé que Michel Doutreval abandonne son père. Et s'il est vrai qu'Antoine Thibault, lui, nous déroute un peu par son égocentrisme, sa méditation sur la nuit d'été, où il se perçoit « comme une infinitésimale et totalement inintéressante miette de matière » est lourde d'un identique souci :

« Son univers est clos, limité à lui (à l'homme). La seule ambition qui lui soit permise, c'est d'aménager au mieux de ses besoins ce domaine borné, qui peut évidemment lui apparaître immense, comparé à sa petitesse, mais qui est minuscule par rapport à l'univers. La science lui apprendra-t-elle enfin à s'en contenter? A retrouver l'équilibre, le bonheur dans la conscience même de sa petitesse? Pas impossible... » Il y a, entre cette méditation et un autre texte fameux, toute la distance qui sépare Jean Rostand de Pascal ; mais l'objet de la méditation est le même dans les deux cas.

II. — *LE CREDO HUMANISTE*

« Je ne parviens pas, écrit Antoine dans son journal, à croire à un plan cosmique où l'animal humain aurait un rôle privilégié. Je me suis trop heurté aux absurdités, aux contradictions de la nature, pour admettre une harmonie préexistante. Aucun Dieu n'a jamais répondu aux appels, aux interrogations de l'homme. Ce qu'il prend pour des réponses, c'est seulement l'écho de sa voix. »

Et comme Tarrou demande à Rieux : « Croyez-vous en Dieu, docteur? »

« Non, répond Rieux, mais qu'est-ce que cela veut dire? Je suis dans la nuit et j'essaie d'y voir clair. Il y a longtemps que j'ai cessé de trouver cela original. »

Pour les Doutreval, la seule grâce qui les touche est encore une grâce humaine.

« Jusqu'à la mort combats pour la vérité
Et le Seigneur-Dieu combattra pour toi »

écrit Domberlé à Michel. Mais Michel lui-même ne fait que pressentir sous le visage des souffrants une crucifixion plus auguste et la tête couronnée d'épines du Nazaréen.

Une telle profession d'incroyance n'est, dans aucun de ces cas, une bravade. Ceci n'en accuse que mieux le paradoxe d'une morale professionnelle en désaccord profond avec le nihilisme d'Antoine, par exemple :

« Ma pensée, ma volonté, etc., toutes ces activités spirituelles dont je me suis tant enorgueilli — rien d'autre qu'un composé de réflexes, indépendants de moi, rien de plus qu'un phénomène naturel, instable, qu'il suffira, pour faire cesser à tout jamais, de quelques minutes d'asphyxie cellulaire. » C'est pourtant le même Antoine que nous avons vu se comporter d'une manière quasi exemplaire, apportant un extrême scrupule dans l'accomplissement de ses devoirs, alors qu'il s'est depuis longtemps, selon son propre aveu, affranchi de toute discipline morale. Il est vrai que sur son lit de gazé, il se demande sans cesse : « Au nom de quoi? »

On sait qu'André Gide a répondu, dans son *Journal*, à Roger Martin du Gard : « Et à quoi voudriez-vous donc, monsieur, que cela rimât? » Il n'empêche que le trouble persiste. Jouer un jeu auquel on ne croit pas, voici déjà un bel objet d'étonnement. Mais comment justifier qu'on le puisse jouer dans les règles, et pour le seul plaisir? C'est encore au journal d'Antoine que nous empruntons quelque lumière :

« Je songe tout à coup à cette salle de récréation, au rez-de-chaussée du pavillon B... Je la revois pleine de gosses à quatre pattes, en train de jouer aux « cubes ». Il y avait là de petits incurables, des infirmes, des malades, des convalescents. Il y avait là des enfants arriérés, des demi-imbéciles et d'autres très intelligents. Un microcosme, en somme... Beaucoup se contentaient de remuer au hasard les cubes qui se trouvaient devant eux, de les déplacer, de les tourner et retourner sur leurs diverses faces. D'autres, plus éveillés, assortissaient les couleurs, alignaient les cubes, composaient des dessins géométriques. Quelques-uns, plus hardis, s'amusaient à monter de petits édifices branlants. Parfois, un esprit appliqué, tenace, inventif, ambitieux, se donnait un but difficile, réussissait, après dix tentatives vaines, à fabriquer un pont, un obélisque, une haute pyramide. A la fin de la récréation, tout s'effondrait. Il ne restait sur le lino qu'un amas de cubes éparpillés.

» C'est somme toute, une assez ressemblante image de la vie. Chacun de nous, sans autre but que de jouer (quels que soient, les beaux prétextes qu'il se donne), assemble, selon son caprice, selon ses capacités, les éléments que lui fournit l'existence, les cubes multicolores qu'il trouve autour de lui en naissant. Les plus doués cherchent à faire de leur vie une construction compliquée, une véritable œuvre d'art. Il faut tâcher d'être parmi ceux-là, pour que la récréation soit aussi amusante que possible... »

Et, dans l'esprit d'un tel aveu, on pourrait appliquer à Antoine ce jugement de Montherlant sur Maurice Barrès : « Ce que les petites gens ont appelé son attitude, c'est cette feinte supérieure par laquelle un homme qui a été au fond de l'inanité totale, et se sait sa prise, décide d'agir, c'est-à-dire, en fin de compte, de s'agiter, comme si tout avait une importance. »

Puisque nous sommes partis de données romanesques, notons au passage que bien peu de romanciers osent faire soutenir par leurs personnages un débat aussi fondamental.

Dostoïevsky disait : « Tous les problèmes se ramènent à un seul : celui de l'existence de Dieu. »

Et Gide : « Dans toute notre littérature occidentale, et je ne parle pas de la française seulement, le roman, à part de très rares exceptions, ne s'occupe que des relations des hommes entre eux, rapports passionnels ou intellectuels, rapports de famille, de société, de classes sociales — mais jamais, ou presque jamais, des rapports de l'individu avec lui-même ou avec Dieu — qui priment chez Dostoïevsky tous les autres. »

On nous pardonnera sans doute cette parenthèse gidienne si l'on veut bien considérer l'importance, pour le fondement même de l'humanisme, de la question que pose Antoine Thibault. Et s'il est bien entendu qu'il ne nous appartient pas d'y répondre, peut-être est-ce le lieu de nous demander dans quelle mesure une telle réponse est capable de modifier la direction de l'effort humaniste.

Sur le plan métaphysique, on voit très nettement les deux termes — terriblement opposés — du dilemme. Apparemment, pour qui n'a pas, selon l'invite pascalienne, « parié » pour Dieu, il ne demeure d'autre perspective que celle d'un monde qui a perdu sa clef (si tant est qu'il en eût une un jour) — avec tout ce qu'un tel spectacle implique de sollicitations nihilistes. En d'autres termes, il semble qu'il n'existe pas de milieu entre une vision chrétienne du monde et une vision athée.

En matière de roman, par exemple, la noirceur mauriacienne serait absolument intolérable si on ne la sentait tout entière sous-tendue par la notion de la faute originelle. Et à l'opposé de Mauriac, pour illustrer une position extrême, nous pourrions considérer le sceptique et paradoxal auteur de *Contrepoint*, si nous ne savions pas que, depuis *le Meilleur des mondes*, Aldous Huxley a infléchi sa recherche suivant une courbe qui, passant par *l'Eternité retrouvée*, est bien près d'aboutir au plus authentique mysticisme. Cette antinomie s'accuserait bien davantage encore s'il nous prenait envie de

confronter deux textes aussi différents dans leur intention profonde que le sont *Thérèse Desqueyroux* et *la Nausée*. Nous y verrions comment, sous une égale noirceur, la condition humaine implique, dans le premier de ces textes, un postulat transcendant, alors que dans le second elle ne trouve d'autre issue à l'absurdité du monde qu'un désespoir démoniaque. Des deux auteurs, l'un a engagé le pari pascalien, l'autre renâcle et se dérobe.

De fait, il semble qu'on ne puisse intercaler, entre les deux termes de l'option, une tierce solution : la logique s'y refuse. C'est pourtant là que se situe, à notre sens, la tentative camusienne.

Et, puisqu'il s'agit de *la Peste*, la page la plus significative à cet égard est sans doute celle où nous avons vu la mort du fils Othon susciter, entre le Père Paneloux et Bernard Rieux, le terrible dialogue de l'espérance chrétienne avec le désespoir athée. La main que tend Rieux à Paneloux, on ne peut certes pas dire qu'elle signifie une réconciliation entre l'homme de Dieu et l'homme de la peste ; du moins, permet-elle de voir se dessiner ce plan pragmatique où leurs deux actions se rejoignent :

« Nous travaillons ensemble, finit par dire Rieux, pour quelque chose qui nous réunit au delà des blasphèmes et des prières. Cela seul est important. »

Certes, Albert Camus n'en demeure pas moins du côté de l'absurde, dans la ligne de Kierkegard, de Jaspers et de Chestov. Il nous l'a dit dans *le Mythe de Sisyphe*. Mais il s'est essayé, pour tâcher d'équilibrer la balance où le poids de Dieu le dispute au vide sartrien, à un effort digne de celui — profond et admirable — qu'a tenté, du côté chrétien, M. Gabriel Marcel dans son beau *Journal métaphysique*.

Pour fragile et instable que puisse apparaître un tel équilibre, il importait assez d'en souligner le mérite.

III. — *L'ENGAGEMENT HUMANISTE*

A ne considérer que la technique même du roman — et l'esprit dont elle procède — nous ne manquerions pas d'apercevoir que les différences qui séparent *Corps et âmes*, *la Peste* et *les Thibault* sont autant le fait des auteurs que des personnages.

On pourrait dire, par exemple, de M. Martin du Gard, qu'il apporte dans ses exposés de passions une conscience objective, laissant à ses personnages le soin d'assumer chacun son fardeau subjectif. Sa technique s'inspire en quelque sorte d'un esprit physiologique ; on sait, du reste (M. Jacques de Lacretelle le disait récemment à la Faculté des Lettres de Bordeaux) que M. Martin du Gard regrette de n'être pas médecin. Devant le spectacle qui lui est offert, le lecteur peut bien prendre parti. Mais, qu'il nous fasse brûler des passions d'un Jacques tourmenté et pur, ou qu'il nous révèle les failles du solide Antoine, l'auteur, lui, se récuse. Il a fait s'agiter devant nous ses héros, les regardant vivre curieusement, en même temps qu'il en tirait les fils. Et peut-être ne serait-il, en définitive, qu'un prestigieux montreur de marionnettes, si nous ne sentions que l'excuse la plus authentique à son apparente froideur est sans doute dans l'amour qu'il porte à l'objet multiforme de sa création. Que si nous lui demandions d'énoncer une préférence pour Jacques ou pour Antoine, peut-être nous répondrait-il : « J'aime les deux, je ne les juge pas. »

Et — toujours sur le plan qui nous occupe — on pourrait dire, à l'inverse, de M. Van der Meersh, qu'il prend sans cesse position. Ici, l'auteur est de parti pris. Il juge les actions de ses personnages, s'échauffe à leurs passions, s'indigne de leurs erreurs. Il se pose en arbitre d'un débat qu'il a lui-même suscité pour y faire finalement triompher qui lui plaît. Avec l'outrance de certains morceaux de bravoure, c'est peut-être par là que *Corps et âmes* irrite — ou qu'il enthousiasme : par

cette présence vigilante de l'auteur dans la coulisse. Même, il ne répugne pas à M. Van der Meersh de se montrer parfois sur la scène, le temps s'y placer une tirade et d'y clamer sa vérité : par exemple lorsqu'il s'élève (nous avons volontairement négligé ce côté très discutable de *Corps et âmes*) contre la suralimentation imposée classiquement au tuberculeux.

Quant à M. Camus, il ne fait pas de doute qu'il est Rieux tout entier, avec ses fatigues et ses inquiétudes, mais aussi avec sa volonté tenace de faire front à la peste. Seulement, son attitude offre ceci de particulier qu'elle ne condamne pas l'attitude d'autrui. Rieux s'impose un comportement, mais l'effort qu'il exige de lui-même, il ne le demande pas à ses concitoyens, trop conscient des mille raisons qui les excusent. Et ce n'est plus ici, chez l'auteur, le regard de M. Martin du Gard, que nous avons dit « physiologique » (presque « de laboratoire », mais une stricte prise de position de la volonté, dans le même temps que la conscience affective, plus libérale, se garde bien de condamner ceux qui se refusent à une si rigoureuse exigence.

Peut-être ces derniers mots définissent-ils assez bien ce que l'on entend communément par « libéralisme professionnel ».

Car s'il nous fallait enfermer l'humanisme dans une définition qui l'embrassât dans son extension la plus vaste, nous dirions volontiers : « C'est une certaine conception de l'homme, qui l'engage. » Mais nous prendrions soin d'ajouter qu'il s'agit d'un engagement libéral, entendant par là qu'il se contracte au service de ceux-là mêmes qui demeurent étrangers à sa pensée ou imperméables à son efficience. Que si, par exemple, le médecin catholique se montre tout imbu de charité chrétienne, il sera impitoyable dans sa ligne de conduite au nom d'une pitié plus haute et d'une plus profonde charité : de la même façon, Rieux interdit la sortie d'Oran à des hommes et à des femmes dont il approuve très vivement, par devers lui, « l'impatience de bonheur ».

Marquons d'ailleurs qu'un tel engagement n'est pas particulier à la profession médicale. Dans ce sens, on peut à peine parler d'humanisme médical, l'opposant à un humanisme d'épée ou de robe ; de tels mots n'indiqueraient en effet que les modalités particulières de l'engagement : mais dans tous ces cas, le point de départ est le même.

Si l'on veut, nous définirons l'humanisme comme un *style de vie*, étant bien entendu qu'ici plus que partout ailleurs « le style, c'est l'homme ».

Et l'on aperçoit dès lors que cette notion de style préservé tout ensemble une communauté de pensée et une diversité d'action. Ainsi la rigueur de la prise de position humaniste n'exclut-elle pas son libéralisme.

Dans cet esprit, nous pensons même que l'on pourrait soutenir, sans trop de paradoxe, qu'il y a dans la partie critique de *Corps et âmes* — et jusque dans ses violences — comme un contre-poids à son outrance. Qu'il existe des médecins bâtis sur le type de Géraudin ou de Jean Doutreval, cela ne fait pas de doute — encore que M. Van der Meersh ait commis de considérables erreurs de psychologie touchant la vie des maîtres. A supposer pourtant qu'il s'en trouve bien davantage, et de plus noirs, on pourrait bien s'en indigner. Mais sans doute reconnaîtrait-on aussi qu'une profession dont les membres sont capables de vivre avec une telle violence de personnalité et une telle indépendance de caractère est encore préférable au troupeau uniforme et impersonnel que nous laissent présager de récentes lois. La clameur de scandale arrachée à des milliers de lecteurs par le livre de M. Van der Meersh est sans doute, dans une certaine mesure, justifiée. Mais, pour nous, les débordements des hommes libres nous paraissent plus défendables que la sagesse des esclaves. Prenons garde en effet que les conditions de liberté qui favorisent de tels excès de la part des professions libérales sont les mêmes qui ont permis la publication d'un ouvrage tel que *Corps et âmes*. Et ceci pourrait bien disparaître avec cela. Car, ainsi

que nous en avertit Georges Duhamel dans ses *Paroles de médecin*, « la lutte est désormais entre l'humaniste et l'automate ».

IV. — *ESSAI DE DEFINITION D'UNE CONSCIENCE TRAGIQUE*

Avec *la Peste*, voici que l'engagement est transporté dans un registre plus haut, et que nous le voyons se durcir au feu de l'inquiétude contemporaine. La prise de position s'affirme plus nettement encore que précédemment. Et nous avons dit que, dans un certain sens, elle s'oppose à l'humanisme ; on se rappelle le commentaire du chroniqueur :

« Les fléaux sont une chose commune, mais on croit officiellement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête. Nos concitoyens étaient à cet égard comme tout le monde. Ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours, et de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions. »

Mais on a vu aussi que cet effort de durcissement à quoi s'astreint Bernard Rieux n'exclut en aucune manière une plus profonde pitié.

Peut-être faudrait-il tenter de définir ici une conscience tragique, pour situer ensuite la position camusienne par rapport à la tragédie.

Le mot qui rend le plus exactement le son d'une telle conscience, c'est encore la *Weltanshauung* de Nietzsche, si toutefois nous prenons soin d'en distraire la vertu dionysiaque qu'y attacha le philosophe allemand.

Car on sait que Nietzsche prétend donner à la vie tout entière la hauteur et le paroxysme de l'orgie dyonisienne.

« Ce n'est plus dès lors, écrit Thierry Maulnier, le sommeil physiologique qu'il en bannit, mais tout ce qui dans la vie est sommeil, tous les repos, tous les refuges intellectuels ou moraux. Ses héros ne doivent pas plus demander de secours, ni de jouvence, aux sortilèges de l'espérance ou de la résignation qu'Ajax, Electre ou Créon n'en demandent aux sortilèges de la nuit. La tâche de vivre ne comporte pas de compromis ni de trêves avec la fatalité. L'immoralisme nietzschéen tend seulement à garder toute son intensité fatale à la vie. »

Mais ce que nous pouvons garder de Nietzsche, c'est peut-être la notion de masque.

« Le masque, écrit encore Thierry Maulnier, réalise l'union parfaite de la richesse intérieure et de la simplicité tragique. L'ère classique est pour l'homme nietzshéen l'ère apollinienne par excellence, celle où les passions n'acquièrent leur profondeur mortelle que derrière une discipline impassible, celle du masque... Il est le châtiment, fécond du reste, et magnifique, que demande toute haute culture, l'effort nécessaire de l'homme sur lui-même, la rançon de Dionysos captif des valeurs civilisées. »

Car c'est bien un masque tragique que se compose Rieux. Seulement, il ne le porte que pour être dans le ton du fléau et pour s'introduire dans la place. Il s'oppose ainsi à ce qui pour Nietzsche constitue le romantisme, à savoir le refus de la douleur et du masque, le refus de payer le prix de la civilisation, l'abandon de l'homme à son inertie, à sa passivité, à sa faiblesse. Alors que ses concitoyens abordent la peste à visage découvert, il est, lui, Rieux, l'homme qui « prend ses précautions ». Mais son comportement s'avère antitragique dans la mesure où il s'affirme comme un refus du fatum. Si l'on veut, il est du côté de Créon et du peuple de Thèbes, contre Antigone, mais au nom du salut d'Antigone. Il est celui qui creuse dans le destin la dérisoire fissure qui peut, à force de patience, en compromettre l'écrasante domination. Mais nous voyons

bien qu'il paie ce vouloir d'un prix très lourd de solitude et de douleur. Entre les actes — pour reprendre un titre de Virginia Woolf — il jette le masque et montre son vrai visage à quelques intimes : à sa mère, à Tarrou le soir où il consacre une heure à l'amitié.

L'humanisme est représenté chez lui par un singulier alliage de vouloir et de pitié. Cela fait, au bout du compte, un bien étrange métal, mais on ne saurait nier la qualité humaine d'un tel compromis. La différence profonde qui sépare Zarathoustra de Bernard Rieux réside finalement dans la détermination de ce dernier à ne point s'évader d'une condition humaine qu'il repousse pourtant de toute sa puissance affective. Et, paraphrasant le premier, le second pourrait dire : « Seul l'humain me tient à cœur ; c'est lui qui est pour moi la chose unique. »

Pour Antoine Thibault et Jean Doutreval, ils échappent à ce concept tragique par un biais qui les rapproche bien plus de l'homme de Malraux que du surhomme de Nietzshe. L'homme de Malraux s'est dégagé lui aussi des valeurs traditionnelles, admet l'absurdité générale du monde, « l'absence de finalité » dans la vie. Certain qu'il n'y a pour lui ni but, ni repos, ni récompense, ni victoire, sûr d'être anéanti pour finir, il affirme pourtant une énergie vivace, cherche à ne déchoir que le plus tard possible, met à lutter contre l'existence la dignité intransigeante d'un animal forcé.

Quant à Michel Doutreval, dans l'alliage de vouloir et de pitié, il s'en faut de bien peu qu'il ne substitue à ce dernier élément le métal de la plus authentique charité chrétienne.

Entre ces trois positions, notons bien pourtant qu'il n'existe pas une antinomie foncière. Il est certes difficile de savoir si la tentative camusienne d'unification a quelques chances d'aboutir à ce dénominateur commun qui permettrait de concilier tous les termes du problème :

« Peut-on être un saint sans Dieu, dit Tarrou, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui. »

A quoi Rieux répond : « Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme. »

Pour aussi décevante que puisse apparaître une telle limitation de la doctrine humaniste contemporaine, c'est peut-être là, pourtant, son dernier mot.

Telles sont les réflexions que nous a suggérées l'étude de quatre médecins de roman.

Bien d'autres commentaires étaient possibles, que nous avons délibérément éludés. Il ne pouvait être question, en aucune manière, de résumer des ouvrages aussi connus du grand public que le sont *les Thibault*, *la Peste* et *Corps et âmes* ; pas davantage d'en fausser l'esprit, en vue d'une exégèse spécieuse. Simplement, partis de données littéraires, il nous a semblé intéressant de dégager les grandes lignes de quelques caractères, pour les faire servir à une illustration de l'humanisme médical contemporain.

Cette illustration, sans doute l'eussions-nous préférée plus claire et moins décevante. Mais on peut bien être assuré que nous n'y sommes pour rien. L'homme contemporain n'est pas simple, et sa complexité ne manque pas de transparaître au travers des ouvrages de ceux qui en écrivent. On aurait beau jeu de s'en prendre aux seuls romanciers et de regretter *Adolphe* et *Dominique*. Car, depuis Benjamin Constant et Eugène Fromentin, ce n'est pas seulement la technique du roman qui s'est modifiée : dans le même temps que la plume des écrivains, boudant la robustesse classique d'un Balzac, s'affinait en vue des subtiles touches proustiennes, l'objet même de son dessin lui opposait une figure de plus en plus opaque et impénétrable...

Prenons soin toutefois de ramener le débat dans une perspective plus juste, et de le situer entre deux positions extrêmes, qui seraient deux erreurs.

La première erreur consisterait à envisager tous les médecins du même œil avec lequel nous avons regardé vivre Thibault,

les Doutreval et Rieux. Le romancier, singulièrement pour les deux derniers, s'est plu à nous en démonter le mécanisme dans son mouvement le plus digne d'intérêt : de la même façon, un dramaturge s'attache à exposer son drame à l'instant où il est près d'atteindre son acmé tragique. Mais ce n'est là qu'un aspect du problème, le moment de sa plus extrême tention. Marquons, en deçà de ce moment, la place d'un humanisme moins tourmenté et comme quotidien, à égale distance de l'angoisse et du sourire — entre Pascal et Rabelais — dans le ton ordinaire de cet homme « ondoyant et divers » dont nous parle Montaigne.

La deuxième erreur serait de donner dans l'imagerie d'Epinal. Certes, Antoine Thibault écrit dans son journal : « Tout médecin devrait être un contemplatif. » Mais il serait puéril de prêter à chacun de nous une aptitude permanente à la méditation et une grande noblesse de sentiments.

Duhamel nous raconte que Charles Nicolle, qui découvrit la prophylaxie du typhus exanthématique, disait parfois : « Un savant peut et doit être humain dans sa vie, dans ses écrits, dans ses actes ordinaires ; mais, quand il est en proie aux caprices de l'esprit créateur, il ne songe pas à l'humanité. Il est tout à sa passion ; il est comme un animal surprenant qui cherche, le nez au vent, et qui ne réfléchit guère, à ce moment du moins, aux généreux corollaires de ses observations et inventions. »

Et l'on sait combien le vrai visage de Pasteur différait du Pasteur d'estampes dont on impose l'image aux enfants. Faisant allusion à une expérience au cours de laquelle Pasteur entra dans une vive colère, le docteur Roux disait, quarante ans plus tard : « Je l'aime encore mieux ainsi, vivant, humain, faillible, somme toute, que dans les livres de ceux que l'on pourrait appeler ses hagiographes. »

« Les hommes, écrit à ce propos Duhamel, veulent se représenter le savant comme un saint inspiré que hantent les préoccupations morales. La vérité n'est pas moins belle, mais elle est moins simple. »

Il nous faut pourtant terminer sur une note d'inquiétude.

Curzio Malaparte, dans un livre très italien, nous rapporte ses entrevues avec un homme qui avait réussi ce miracle d'acclimater les gnomes nordiques sous le ciel de Capri ; mais Axel Munthe n'est plus désormais, dans sa belle propriété de San Michele, qu'un vieillard irritable et désespéré, tellement pareil à un arbre rabougri que les oiseaux viennent se poser sur ses épaules.

Il serait, certes, excessif de voir dans une telle image le symbole d'une civilisation moribonde, avec tout ce que ses ruines recèlent de paradis perdus et de beaux visages ensevelis.

Peut-être, au bout du compte, l'humaniste contemporain est-il simplement le plus seul de ces individualistes qu'une révolte suprême conduit à mettre leur solitude au service du troupeau. Il n'en demeure pas moins que, plus que jamais, il doit prendre garde aussi bien à l'asservissement dont le menace le troupeau qu'aux constellations aveugles qui le guident.

Il tient au suspens de sa vigilance un héritage millénaire dont le prix pourrait bien lui être ravi en un seul jour.

Et il n'ignore pas, comme le chroniqueur de *la Peste*, qu'il est là pour « témoigner de ce qu'il a fallu accomplir et que sans doute devront accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins. »

CONCLUSIONS

Au terme de notre exposé — qui ne prétend en aucune manière avoir épuisé son sujet — nous en rappellerons quelques idées.

1° Du point de vue littéraire, nous avons indiqué que *Les Thibault*, de Roger Martin du Gard, marquent la date de l'apparition dans le roman français d'un médecin qui échappe au type conventionnel du Purgon de Molière et du *Médecin de campagne* de Balzac.

2° Sur un plan psychologique, nous avons dégagé de trois romans français contemporains, quatre caractères de médecins :

a) Chez Antoine Thibault, nous avons marqué comment le champ de son activité professionnelle se rétrécit à mesure que se dilate le champ d'une plus profonde méditation sur les problèmes fondamentaux de l'homme ;

b) Chez les Doutreval, délaissant le côté pamphlétaire de *Corps et âmes*, nous avons opposé l'humilité et la charité de Michel à l'orgueil et à l'égoïsme de son père ;

c) Chez Bernard Rieux, nous avons défini une attitude de combat en face de la condition humaine.

3° Dans un souci plus général, nous référant à l'analyse précédente, nous avons tenté de brosser à grands traits l'esquisse d'un humanisme médical contemporain :

a) Cet humanisme, nous l'avons défini, dans son extension la plus large, comme un style de vie qui tient compte de l'homme dans son entier ;

b) Nous en avons souligné le caractère libéral, et nous avons averti des menaces qui pèsent sur lui ;

c) Nous avons accordé une mention particulière à *la Peste*, disant que si un tel ouvrage excède, par son vêtement allégorique, la stricte corpulence de notre propos, il nous permettait néanmoins d'inclure l'humaniste dans le contexte de la brûlante inquiétude contemporaine.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissè-je avoir un sort contraire.

Vu :
Le Doyen,
R. DUPÉRIÉ.

Vu :
Le Président du Jury,
F. PIÉCHAUD.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.
Bordeaux, le 28 Janvier 1948.

Le Recteur,
A. MARCHAUD.

BIBLIOGRAPHIE

ARAGON (Louis). — *La médecine d'aujourd'hui vue par un écrivain* (*in* Journées médicales annuelles de la clinique propédeutique de Broussais, 17-18-19 mai 1946).

BALZAC (Honoré DE). — *Le médecin de campagne* (œuvres complètes, Louis Conard).

CAMUS (Albert). — *Le mythe de Sisyphe* (N. R. F.).
— *L'étranger* (N. R. F.).
— *Noces* (N. R. F.).
— *La Peste* (N. R. F.).

CRONIN (A.-J.). — *La Citadelle* (Albin Michel).

DAUDET (Léon). — *Les Morticoles* (Fasquelle, 1915).

DU BOS (Charles). — *Journal* (Corréa).
— *Le dialogue avec André Gide* (Corréa).

DUHAMEL (Georges). — *Paroles de médecin* (Editions du Rocher).

DOSTOÏEVSKY (F.-M.). — *Les frères Karamazov* (adaptation de Jacques Copeau).

FONTAN (Professeur A.). — « Corps et âmes : Van der Meersh et les Médecins » (*Gazette des Escholiers*, mars 1947).

GIDE (André). — *Journal* 1940-42 (Gallimard).

HUXLEY (Aldous). — *Contrepoint* (Plon).
— *Le meilleur des mondes* (Plon).
— *L'éternité retrouvée* (Plon).

LACRETELLE (Jacques DE). — *Le médecin dans la littérature française* (Conférence Faculté des Lettres, Bordeaux, 1947).

MALAPARTE (Curzio). — *Kaputt* (Denoël).

MARCEL (Gabriel). — *Journal métaphysique* (Plon).

MARTIN DU GARD (Roger). — *Les Thibault* (Gallimard).

MAURIAC (François). — *Thérèse Desqueyroux* (Bernard Grasset).

MAULNIER (Thierry). — *Nietzsche* (Gallimard).

MONTHERLANT (Henry DE). — *Aux Fontaines du Désir* (Bernard Grasset).

MUNTHE (Axel). — *Le livre de San Michele* (Albin Michel).

VALÉRY (Paul). — *Mon Faust* (N. R. F.).

VAN DER MEERSH (Maxence). — *Corps et âmes* (Albin Michel).

PAPINI (Giovanni). — *Le démon m'a dit...*

ROMAINS (Jules). — *Knock ou le Triomphe de la médecine* (N. R. F.).

SARTRE (Jean-Paul). — *La Nausée* (Gallimard).

BORDEAUX
IMPRIMERIE R. SAMIE
21-23, rue Teulère

1948

Dépôt légal N° 15.166 — 1er Trimestre 1948.